

NUMÉRO 180

S.O.S Amitié



SEXUALITÉ, SEXUALITÉS

La revue de S.O.S Amitié France • N°180 • Mai 2022 • Prix : 5€

S.O.S
Amitié

UN MAL.



DES MOTS.

Sommaire

N°180 Mai 2022

- | | | | |
|-----------|--|-----------|---|
| 4 | “Iel” : itinéraire d’une polémique
Albin Wagener | 17 | Les phonophiles
Nic Diament |
| 6 | Facettes de la sexualité
Martine Quentric | 20 | Écouter au planning familial
Carlo Roccella |
| 9 | Personne n’est tranquille dans cette affaire
Jean-Christophe Debauge | 22 | Témoignages |
| 11 | Coming out
Jean-François Saint-Bastien | 23 | Les victimes prennent perpèt’
Bernard |
| 12 | Transidentité, le défi d’être soi
Nicolas Courbe | 26 | Zoophilie
Elisabeth Duntze |
| 14 | Handicap et violences sexuelles
Martine Quentric | 28 | La fin de l’amour
Martine Devries |
| 15 | Sexempowerment
Nic Diament | 29 | Double face
Claire Noel-Roeckel |
| 16 | Phonophiles ?
Martine Quentric | 30 | Observatoire de la rencontre en ligne
IFOP |
| 16 | Le sexe des anges
Elisabeth Hoffmann | 31 | Bibliographie |

ABONNEMENT POUR 3 À 4 NUMÉROS/AN

S.O.S Amitié



18,50€

Abonnement normal

23€

Abonnement pour l'étranger

à partir de

40€

Abonnement de soutien

Je m'abonne Je me réabonne

M./ Mme

Adresse

Adresse mail

Je joins un chèque de€
à l'ordre de S.O.S Amitié France

À adresser à : S.O.S Amitié France
83, boulevard Arago - 75014 Paris

Édito

Le thème des sexualités est très présent dans nos écoutes

Les écoutants à S.O.S Amitié reçoivent peu d'appels disant : « ma sexualité est joyeuse, épanouie, tout va bien ! ». Les pages qui suivent vont donc parler de souffrances, déviances, obsessions, violences brutes, harcèlements, traumatismes, questionnements...

Le thème des sexualités est très présent dans nos écoutes, et insuffisamment évoqué dans nos formations, disent les écoutant.e.s.

Il « dérange » ? Alors parlons-en, pour soulager ceux qui n'osent plus le dire, pour réfléchir ensemble, envisager des pistes de réflexions, une respiration !

Par

MARTINE QUENTRIC

Rédactrice en chef

Comment vraiment écouter les agresseurs (repentis ou victorieux), et ne pas être troublés par les souffrances des victimes, au point que l'écoute cesse d'être tout à fait rogérienne ?

Nous perdons des écoutantes (surtout des femmes en effet) confrontées aux masturbateurs euphémisés en « phonophiles ».

Écoutons-nous ! Entendons aussi l'étonnement, la gêne, le dégoût, la révolte, l'incompréhension, qui nous traversent parfois. Ne jugeons pas : soyons rogériens avec les appelants certes, mais aussi en nous et entre nous !

Revue éditée par S.O.S Amitié France.
Association reconnue d'utilité publique.

Directrice de la publication

Ghislaine Desseigne
83, boulevard Arago, 75014 Paris

Comité de rédaction

Carlo Roccella, Elisabeth Duntze,
Jean-François Saint-Bastien,
Martine Quentric, Nic Diament,
Nicolas Courbe

Coordination/Réalisation

Martine Quentric

Conception/Design

Julie Gonnord

Couverture

Pixabay

Crédits photos/Éléments graphiques

Adobe Stock, pixabay.com

Impression

l'Artésienne - 03 21 72 78 90

Z.I. de l'Alouette - 62802 Liévin cédex

ISSN : 0766-4133

“iel” : itinéraire d’une polémique

Albin Wagener, chercheur associé l’INALCO (PLIDAM) et au laboratoire PREFICS, Université de Rennes 2
(Article publié par *The Conversation* du 25.11.2021 et republié à partir de *theconversation.com*)

La langue française nous fait-elle perdre la tête ? Comme régulièrement dans l’actualité, les jugements de valeur et les attachements affectifs nourrissent les débats dès que quelque chose bouge dans la langue, une passion très française qui montre les différences de perception sociohistorique et politique des langues en fonction des pays. Ainsi la langue espagnole a déjà connu plusieurs réformes tandis que la langue anglaise voyait le « they » singulier élu mot de la décennie, sans que cela ne déclenche d’excès de passions. Et bien évidemment, la polémique n’a pas manqué d’enfler lorsque le très sérieux dictionnaire Le Robert, dans son édition en ligne, a choisi d’y faire figurer le pronom « iel » qui consiste en une proposition de contraction des pronoms français « il » et « elle ». Comme « they » en anglais, ce pronom a pour objectif d’aider les personnes ne s’identifiant pas à un genre biologique à se définir.

Contrairement à ce que l’on a pu entendre de la part des commentateurs les plus émus, les éditions Le Robert

ne constituent pas une « armada militante » déterminée à malmener la langue française, mais simplement une équipe de lexicographes qui, avec patience et méthode, observent les évolutions lexicales et décident ensuite de faire entrer ou sortir les mots de leurs éditions, comme le souligne leur impeccable mise au point. Mais en France, lorsque quelque chose se passe au niveau de la langue, même certain·e·s linguistes y perdent leur latin, confondant attention aux évolutions de la langue et tentations prescriptivistes.

Pas UNE mais bien DES langues françaises

La langue est une chose complexe, quel que soit le pays, et les sciences du langage s’attellent à le montrer dans nombre d’initiatives. On peut citer (sans ordre de préférence ni désir d’exhaustivité) le remarquable ouvrage *Parler comme jamais* coordonné par Maria Candea et Laélia Véron (issu du populaire podcast du même nom), le passionnant *Je parle comme je suis* de Julie Neveux qui décortique les liens entre mots et représentations sociales, ou encore les chroniques sociolinguistiques de Médéric Gasquet-Cyrus sur France Bleu, « Dites-le en marseillais », qui nous rappelle à juste titre qu’il n’y a pas UNE mais bien DES langues françaises.

Ces initiatives de popularisation linguistique ne suffisent pas toujours à calmer les vellétés de réaction passionnelle lorsqu’un simple pronom fait une entrée dans un dictionnaire. S’ensuit alors une cascade de commentaires : Brigitte Macron rappelle (à tort) qu’il n’y aurait que deux pronoms dans la langue française. Pourtant La Grande Grammaire

du Français en indique bien plus, sans compter « on » ou la neutralisation par le « je ». Le ministre de l’Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, ne rate évidemment pas l’occasion de rapprocher cette entrée lexicographique du « wokisme » qui chercherait à renverser la République française. La réalité est cependant plus simple et moins idéologique : d’abord, si les occurrences de « iel » restent rares, elles sont suffisamment régulières pour motiver cette entrée, comme une multitude d’autres termes techniques ou régionaux par exemple, que l’on emploie dans des contextes précis, sans que cela crée de remous particulier. On pourra par exemple penser au gourmand et breton « klouker » (se goinfrer) ou au plus toxique « perfluoré » (en référence à des composants organisés dont la chaîne carbonée est totalement fluorée). Pour « iel » en particulier, le limpide fil de Laélia Véron sur Twitter donne les indications qui permettent de comprendre posément le phénomène : « Vous reprendrez bien un peu de

#iel ? Saviez-vous que #iel, avant le Robert, était déjà présent dans le Wiktionnaire, le Dictionnaire des francophones, mais aussi la Grande Grammaire du français ? Qu’il existe plein de variations de pronoms bien au-delà de “iel” ? »

La langue française nous fait-elle perdre la tête

Un problème plus complexe

Au-delà de « iel », le problème est plus vaste, et aussi plus complexe. Les débats autour de la langue française reprennent les vieilles querelles entre évolution de la société et normativisme, en d’autres termes, un affrontement qui oppose anciens et modernes, ou bien encore conservateurs et progressistes, dès qu’un changement socioculturel tend à poindre. Ainsi, dans l’histoire récente, des entrées de mots comme « kiffer » ou « start-up », en raison des origines populaires ou anglo-saxonnes des termes, avaient également provoqué quelques polémiques, bien que plus réduites.

Ainsi, se pose la question du langage comme fait social : en d’autres termes, pour un linguiste spécialisé comme moi en analyse du discours (qui constitue l’un des nombreux courants scientifiques des sciences du langage), ce n’est pas tant « iel » en tant que tel qui m’intéresse, mais les discours qui se construisent autour de ce pronom, notamment du côté de celles et ceux qui s’en émeuvent.

En effet, dans l’usage, les mots peuvent être réutilisés pour satisfaire des intentions diverses, et notamment politiques, pour ce qui concerne le cas présent. Ces usages provoquent la transformation de mots en ce que Marc Angenot appelait des idéologèmes, une notion historique qui explique que certains mots peuvent être chargés de représentations idéologiques et ne peuvent donc être considérés comme

neutres. Cette idée a depuis permis de générer des travaux complémentaires en sciences du langage.

Ainsi, si « iel » devient un idéologème, ce n'est pas tant en tant que pronom – il a été conçu et proposé pour répondre à des manques grammaticaux patents qui n'existent d'ailleurs pas dans d'autres langues – mais en tant que pratique langagière commentée du point de vue des présupposés sociaux et politiques qu'on lui prête.

En d'autres termes, c'est la manière dont les opposants au « iel » en parlent et le dénigrent qui le transforme en objet de controverse idéologique, alors que la création de « iel » (comme de « ceux », du reste) constitue une création de contraction lexicale qui propose de combler un manque grammatical, afin de permettre une visibilité sociale de communautés qui ne se sentent pas représentées, y compris du point de vue linguistique. Du reste, c'est finalement la polémique qui fait monter la fréquence d'occurrences du pronom « iel », lui assurant probablement un avenir certain dans plusieurs dictionnaires.

Le dictionnaire n'impose rien

L'affaire peut paraître étrange, puisque le fait qu'« iel » entre dans le dictionnaire ne signifie pas pour autant qu'on en impose l'usage : de nombreux mots sont dans le dictionnaire sans qu'on les utilise tous. Le but du dictionnaire n'est d'ailleurs pas d'obliger à utiliser les mots, mais simplement de proposer un inventaire des pratiques linguistiques communes, répandues et en émergence.

En résumé, personne n'oblige la population à utiliser « iel »

avec un pistolet sur la tempe. Mais paradoxalement, les contempteurs du pronom, en le mettant au centre de l'attention, contribuent à le rendre inévitablement populaire.

Bien sûr, on a parfaitement le droit de ne pas apprécier ce pronom, de le trouver inutile ou inesthétique, le jugement des locutrices et des locuteurs sur leur propre langue est un fait sociolinguistique inévitable et parfaitement normal. Simplement, ce jugement ne doit pas empêcher d'autres locutrices et locuteurs de créer de nouveaux mots, comme c'est le cas depuis que les langues existent, tout simplement. Tous les mots sont créés, tous les mots sont littéralement inventés ; ils résultent de processus plus ou moins longs, de créations plus ou moins immédiates, mais toujours situées socialement.

« Iel » n'est pas un parangon du wokisme – mot qui, d'ailleurs, n'est pas dans le dictionnaire et, est-il besoin de le souligner, procède d'un import direct de la langue anglaise (« woke », par ailleurs différent de « wokisme » dans son acception sémantique), assorti d'un suffixe permettant de le franciser (le fameux « -isme »).

Il est par ailleurs plutôt intéressant de noter que les adversaires les plus farouches de ce malheureux pronom l'accusent de dévoyer la langue française en utilisant un anglicisme. La preuve, s'il en fallait une, que les langues évoluent en s'influençant entre elles, s'enrichissant mutuellement pour le plus grand bonheur des locutrices et des locuteurs.



Facettes de la sexualité

Par Martine Quentric

Pourrons-nous lever le voile autour de tous les aspects de la sexualité, qui est un phénomène incontournable puisqu'après l'air, l'eau, et la nourriture, elle assure la survie de l'espèce humaine ?
Sûrement pas !

Tout est-il sexuel comme on croit que le disait Sigmund Freud, et comme le déplorait Aristote¹ ? La sexualité est-elle « bestiale » comme l'estimaient Héraclite et Platon² ?

Les philosophes et psychologues sont moins sévères depuis quelques décennies !

Le monde a-t-il changé, ou les actes cachés sont devenus sinon normaux, du moins nommables ?

Notons que les blagues efficaces, plutôt scatologiques autrefois, ont pris un caractère sexuel, souvent sexiste aujourd'hui.

Reconnaître une forme de sexualité infantile fit scandale en 1905, quand S. Freud l'a écrit dans ses « Trois essais sur la théorie de la sexualité ». Mais, la sexualité infantile n'a rien à voir avec celle de l'adulte : elle est découverte du corps, des sensations, de la différence des sexes, et ne justifie jamais les pédophiles prétendant que « l'enfant l'a voulu » !

Une sexualité harmonieuse demande que les partenaires comprennent vers quoi ils vont, et soient consentants. Sitôt que chacun, capable d'en juger, est content de la situation et souhaite qu'elle continue, tout va bien. Nous recevons parfois des appels de personnes ravies d'avoir osé franchir un tabou ou découvert d'autres formes de sexualité !

Une sexualité harmonieuse demande que les partenaires comprennent vers quoi ils vont, et soient consentants.

Hélas, tout n'est pas agréable et consenti : certains, mariés ou en couple régulier, estiment pouvoir exiger des rapports sexuels. La justice française, par la loi du 04 avril 2006, met un holà. Elle s'applique tant aux concubins, qu'aux époux et pacés, et punit sévèrement le viol commis sur une partenaire de vie (jusqu'à 20 ans de prison).

Mais comment prouver l'agression physique, la trahison, qui induisent honte, détresse et sentiment d'impuissance ?

Le viol par inconnu est plus rare que celui venant d'un proche (inceste, viol conjugal, « amis » de la famille, voisin, enseignant ou relation professionnelle). La victime se culpabilise alors de n'avoir pas « vu venir ». Elle, qui ose

« dire », peut être rejetée par sa famille, l'entreprise... qui estiment que ce n'est pas l'agression mais sa parole qui déstructure le groupe ! Elle se retrouve alors seule et doublement blessée.

L'utilisation de drogues, genre GHB, se répand pour annihiler tout refus. La victime peut longtemps ignorer ce qu'elle a subi, le réaliser trop tard pour amener des preuves, être gravement traumatisée et se méfier désormais de tout et tous.

Le droit de cuissage a disparu, le viol imposé par des personnes en position de force par rapport à quelqu'un qui est trop jeune, ignorant, dépendant, handicapé, pauvre ou isolé pour se défendre, demeure. Les appels reçus et le phénomène « Me too » démontrent que ces violences sont fréquentes.

Selon ONU Femmes et le Service statistiques du Ministère de l'Intérieur (22 et 25 novembre 2021), une femme dans le monde est victime de viol ou de tentative de viol toutes les 7 minutes, et n'excluons pas les victimes masculines qui en parlent encore moins que les femmes ! Ce chiffre est inquiétant car en France, en moyenne, seules 13 % des victimes déposent plainte, 3/4 des plaintes sont classées, faute de preuves ou d'identification de l'agresseur, et moins de 1% des violeurs sont condamnés³.

Exhibitionnisme, interpellations grossièrement sexuées, baiser imposé, gestes déplacé semblent moins violents. Ils peuvent pourtant choquer, révolter, humilier, briser, mais aussi déclencher le système de défense. Ainsi Maéva, agressée dans la rue par un individu, en région parisienne, a eu le réflexe de filmer son agresseur pour le faire fuir. Sa vidéo a fait le tour du net...

Le pire étant le harcèlement vécu par celui ou celle qui refuse une relation, mais est poursuivi par la personne incapable d'accepter un « non » ; ou celui vécu via les réseaux, qu'il faudrait nommer « asociaux », où des harceleurs font circuler des informations privées (vraies ou fausses), des photos embarrassantes, des insultes à caractère sexuel, vécues douloureusement par des victimes qui parfois fuient en se suicidant.

Nous écoutons les victimes avec plus ou moins de recul ou d'émotion. Qui sait écouter les agresseurs sans sourcilier ?

1. Ethique à Nicomaque

2. Philèbe, La République

3. "Justice !" Emission diffusée le 10 mars 2022 à 23h20 sur France 3 Centre-Val de Loire. Coproduction France Télévisions et Melocoton films. A retrouver en intégralité sur France.tv Slash

Les hommes semblent avoir toujours eu le droit, voire le devoir, de désirer et d'être performants, sauf les moines et les eunuques des harems. Un homme pourrait avouer des erreurs et faiblesses, mais combien osent dire qu'ils sont impuissants? Pourtant, il suffit de voir combien les laboratoires ont développé de molécules suscitant une érection, pour penser que c'est fréquent !

Les « honnêtes » femmes (mères, sœurs, filles, épouses) n'ont que depuis peu, en occident, le droit de désirer et jouir. Longtemps, seules les prostituées et les maîtresses pouvaient manifester un élan et une satisfaction. Même être « mal baisée » insulte la dame, non son partenaire maladroite ! L'expression « fossé orgasmique⁴ » ou différences de niveau de satisfaction des femmes et des hommes lors de rapports avec pénétration, n'interroge pas le rôle de leurs partenaires dans tout cela⁵.

La statuaire préhistorique, les textes et miniatures dans l'Islam, les sutras et les sculptures de temples indiens, les innombrables oeuvres à caractère sexuel ornant les églises d'Europe, bien des estampes japonaises, etc, nous disent que nos pseudo tabous et interdits n'ont jamais empêché la vie de rire et la sexualité de fleurir.

Entre elles, et depuis longtemps, les femmes ont un vocabulaire et un humour sexués, toniques, qui apparaissent dans certains sketches d'humoristes féminines actuelles. En tant que femme et voyageuse, je sais combien les messieurs seraient surpris s'ils entendaient ce qui se dit dans nos cuisines, autour de tasses de thé, et dans leurs harems si protégés⁶ !

Dans « M » de décembre 2019, Béatrice Damian Gaillard (Université Rennes I) souligne que « les questions de sexualité et de couples (sont) des rubriques associées aux magazines féminins,... des sujets traités par les femmes pour les femmes ». Mais des journalistes femmes témoignent que parler de sexe ou de pornographie, peut faire qualifier la dame de « salope ». Emmanuelle Julien s'insurge : « Dans l'imaginaire collectif, quelqu'un qui parle de sexe veut forcément du sexe. Quand j'étais journaliste politique... personne ne me soupçonnait de vouloir devenir présidente de la république ! »

Désormais, en occident, le droit à la jouissance n'est plus réservé aux « supérieurs », aux puissants. Fin de la servante ou secrétaire culbutée, de l'ado exutoire (masculin ou féminin), de l'épouse qui fait son « devoir » pour assurer la descendance puisqu'elle n'a nul besoin de jouir pour

être engrossée ! Aujourd'hui, femmes et hommes ont non seulement le droit, mais une injonction à la jouissance, présentée comme une panacée anti-stress, voire une cure de longévité.

En réaction, de nouvelles revendications arrivent : après le « jouir sans entraves » soixante-huitard, viennent ceux de la chasteté, du contrôle de soi, de l'asexualité ou du désir hyposexuel non pathologisés. Car le sexe « libéré », omniprésent dans l'univers médiatique, fatigue ceux qui n'en font pas le centre du monde.

Aussi, Virginie Despentes auteure « sulfureuse » ironise dans « Le Monde » : « Attention : ne contenant aucune scène de sexe ni d'ultra violence, mon livre pourra choquer certaines sensibilités ».

Le « ce n'est plus de notre âge », avancé par l'un.e des partenaires, plonge souvent l'autre dans des affres et la recherche de satisfaction ailleurs. Sa frustration se complique de culpabilité. Cette double vie, susceptible d'être reprochée par la personne même qui a déclenché la crise, peut mener à un divorce, à l'étonnement de l'entourage. Mais le désir s'est probablement éteint parce que le lien était en cendres.

Non que la sexualité doive demeurer triomphante et alerte à tout moment de la vie : épisiotomie importante, forceps, stress au travail, ménopause, andropause, prostatite, fatigue générale, douleurs liées à l'usure du corps, peuvent passer par là. Mais la douceur, les caresses, le sexe rare ou lent, le baiser qui fait tant de bien, enchantent ceux qui s'aiment encore.

Le cinéma qui montrait des hommes de tous âges actifs sexuellement, commence à montrer des femmes de tous âges pareillement actives. On entend cependant bien des critiques sur les vivantes qui s'épanouissent sexuellement quand les enfants s'en vont et que la carrière est faite, les « cougars » qui osent aimer plus jeunes qu'elles, celles qui varient partenaires et plaisirs, bref : toutes celles qui croient avoir les mêmes droits que les hommes...

Le succès des sites de rencontre montre que les femmes comme les hommes cherchent activement. Si les enquêtes donnent à penser que les messieurs espèrent plus souvent une aventure sexuelle, et les dames une histoire sentimentale, les personnes diffèrent. Donc certaines visent le sexe sans lendemains, et certains attendent un engagement sentimental.

Les orientations sexuelles et les discriminations subies, sont traitées ici dans d'autres articles qui parlent de masturbation et d'onanisme, ou des « homo et trans ». Bien des appels nous disent la souffrance des homos troublés, des trans contestés, de tous ceux dont l'environnement rejette ce

4. Voir bibliographie

5. Voir bibliographie

6. Voir bibliographie : « la vulve de Baubo » et « Le doc stupéfiant : Le sexe du rire »



qu'ils vivent, qui n'osent en parler qu'anonymement. Il y a encore des victimes de la confusion populaire entre homosexualité et pédophilie, amenant des jugements indus, du harcèlement, voire des violences !

De rares pédophiles repentis, ou effrayés par leurs pulsions, appellent. L'écoute reste rogérienne mais, comme 165.000 enfants sont violés en France chaque année (officiellement), il nous faut, pour sauver des enfants, conseiller à la personne d'appeler le numéro national gratuit : 0 806 23 10 63. On y oriente les pédophiles, partout sur le territoire, vers des professionnels de santé spécialisés.

Il faudrait sans doute parler des hommes et femmes prostitués mais il semble qu'ils n'appellent pas ou peu S.O.S Amitié car des lieux et lignes dédiées sont là pour les aider.

Certains sont « échangistes ou mélangistes » appréciant de partager leurs ébats avec plusieurs personnes, voire « compersifs » : éprouvant une fierté et une excitation à partager le ou la partenaire avec d'autres. Ils nous appellent lorsque « ça ne marche plus », qu'ils voudraient arrêter le processus, mais y sont piégés.

Ceux et celles qui souffrent d'addiction sexuelle, vivent une hypersexualité compulsive, insatiable, implacable, causée par le manque d'estime de soi, la colère,

le stress, la frustration, la peur de l'intimité, et un vide abyssal. Le besoin lancinant de stimulation les conduit à l'usage de drogues, de films X des heures durant, à des masturbations compulsives au risque de se blesser, et à une sexualité multiple où l'autre n'est qu'un objet. Souvent désocialisés, parfois en difficultés financières, c'est « au bout du rouleau » qu'ils consultent pour sortir de leur enfer.

Il y a les adolescents victimes de violences sexuelles, ceux qui cherchent leur genre, ou qui se défoulent, qui « font leur marché », mais aussi ceux qui vont plutôt bien.

Le net et des lignes d'écoute pour ado les informent de façons variées sur la sexualité. Les films X qu'ils voient si facilement leur montrent une sexualité mécanique, des comment sans pourquoi et sans limites. Surpris que ce soit si différent « en vrai », ils tchatent ou téléphonent pour clarifier « des choses », espérant trouver des experts capables de les renseigner. Dans l'anonymat c'est plus confortable. Eux-mêmes, l'autre-sujet, la vie sont à découvrir !

Chacun pourra compléter cette liste...



Personne n'est tranquille dans cette affaire !

Le sexe relève d'une expérience corporelle, physique, comment peut-il être mis en mot ?

« Faire l'amour, c'est dans la tête », certes, mais la parole a bien de la peine à habiter cette corporéité et cette mentalité. Et le cœur ? que fait-il dans tout ça ?

Écouter l'indicible, c'est se mettre au bord d'un précipice, au bord du monde, le contempler en ayant viscéralement peur de tomber dedans...

Par Jean Christophe Debauge

Un homme appelle. Il parle lentement, posément, il semble à l'aise. Il me dit « c'est beau un sexe d'homme... c'est magnifique de sentir son sexe dans la main d'un homme... vous avez déjà senti comme c'est bon un sexe d'homme ? »

L'écouter se crispe, il entend les chaussures lourdes du pervers qui s'avance sur la pointe des pieds.

Après tout, cela peut effectivement être beau un sexe d'homme. Pourquoi pas ? L'expérience de la masturbation, et de la co-masturbation, on peut avoir envie d'en parler, cela s'entend.

Mais la question intrusive de l'appelant fait passer d'écouter à voyeur puis partenaire. Le dégoût, la nausée, peut se manifester bien avant, ou plus tard. Comment écouter ce qui se dit là ? La question est parfois facile à trancher : nous ne sommes pas là pour « ça ». S.O.S Amitié n'est pas un téléphone rose. Décidément le mot « amitié » prête à toutes les ambiguïtés ! Mais le problème n'est ni l'amitié, ni S.O.S Amitié, c'est l'usage que chacun en fait.

Puis un sentiment plus profond émerge parfois, une sorte de pitié pour cet homme pour lequel on ne peut rien. Enfermé sur son sexe, pris dans son désir, pervers probable, il provoque, fait le « bonhomme » bravache, croit avoir finalement maîtrisé la question de la sexualité : il suffit de chercher des partenaires pour son fantasme, et l'affaire est réglée.

Personne n'est tranquille avec cette affaire : Il y a une invitation à former un couple pervers¹ : « l'autre sera le partenaire, c'est-à-dire avant tout le complice, de l'acte pervers. [...] où le regard de l'autre est absolument indispensable parce qu'il est nécessaire, sans quoi n'existerait pas le champ de l'illusion. [...] L'autre... suffisamment engagé, inscrit dans des repères connus, notamment de respectabilité, pour que chaque nouvelle expérience fasse figure de débauche ».

L'écouter, même s'il se sent pris au piège, a une grande liberté, il peut raccrocher poliment, inviter à expliciter et déplacer la question, ou énoncer une phrase qui l'étonne lui-même : « Monsieur, j'ai trop de respect pour vous, pour vous laisser aller à ça ». S'il ne peut entendre il doit couper court, pour se protéger, mais aussi protéger S.O.S Amitié.

Un jeune appelant dit sa détresse, la difficulté à faire comprendre qu'il est nécessaire pour lui d'être du

bon « genre » et de changer de sexe. Il s'est informé, la démarche est amorcée, il est soutenu par une association à défaut de l'être par sa famille... Mais Il y a les moqueries des camarades, des regards qui jugent, des propos maladroits, les médias qui en parlent sans cesse, la peur d'une violence qui peut se manifester n'importe quand...

Que peut-on écouter sinon le poids du regard social si lourd pour de jeunes épaules ? On devrait se réjouir que ce choix soit possible, il y a moins d'un siècle la chose était impensable et signifiait une mort assurée, réelle ou sociale. Mais le cœur n'est pas à la fête : comment lutter contre cette société, qui se dit ouverte, moderne, tolérante, alors que tant de personnes vivent une discrimination, souffrent d'un racisme feutré ? Une pensée peut surgir « le jeu en vaut-il la chandelle ? » Mais l'écouter n'est pas sommé de donner son avis, il doit pouvoir accompagner, ouvrir un espace, y compris dans son cœur, pour accueillir cette souffrance et les doutes qui l'accompagnent, les ambivalences, les haines et les fragilités.

Là aussi, personne n'est tranquille dans cette affaire. Cet appelant, qui appelle-t-il ? Un représentant de « La » société ? Un cul anonyme à botter ? Ça lui ferait tant de bien !

L'écouter arrivera-t-il à ouvrir un espace d'accueil, afin que l'appelant puisse se dire vraiment. Même s'il y a un risque que, n'ayant plus de butée contre laquelle se définir, il n'arrive pas à s'assumer entièrement, à s'approprier autant qu'il en rêve.

Le sexe ici, partie très concrète du corps, est tellement euphémisé qu'il en devient absent, qu'il ne dit rien en lui-même. Il envahit tout : les manières d'être au monde, les gestes, la voix, les façons de s'habiller et de regarder autrui. Il passe de l'intime à l'extimité².

Une fois encore, une place de voyeur est proposée, mais d'une nature différente : une traversée d'écouter à voyeur, puis à partenaire complice de l'intimité qui se découvre, et contre une société qui juge.

1. Jean Clavreul, Le couple pervers, in P. Aulagnier, J. Clavreul, F. Perrier, G. Rosolato, J.P. Valabrega, (1997), Le désir et la perversion, Edition du Seuil, collection Point Sciences humaines, pp93-117

2. L'extimité, terme forgé par Serge Tisseron (2001), L'intimité surexposée, Ed Hachette, coll. Pluriel



Une femme appelle. Peu importe son âge, elle a quinze ans. Elle est amoureuse après si longtemps ! À qui peut-elle crier ce qui lui arrive ? Son cœur, son âme, son sexe palpitent. Elle dit, sans pudeur et avec une joie intense, qu'elle ressent le besoin violent et impérieux du sexe de son amoureux en elle. Elle rit de son audace et s'en excuse. Elle a besoin de crier son bonheur au monde qui ne comprend pas, besoin de reconnaître que son corps, au plus intime, répond à l'appel de l'amour comme elle ne l'espérait plus. Elle voulait s'entendre le dire à quelqu'un.

L'écouter, submergé, écoute en souriant, témoin privilégié voire un peu jaloux. Il peut craindre une forme d'hystérie ou de fantasme, un enthousiasme qui risque de dégonfler avec le temps et les épreuves de la vie. Que doit-il dire ? Rien. On ne lui demande que de prêter l'oreille, voire de ne pas trop écouter. N'avoir rien à dire c'est tant mieux : n'importe quel mot pourrait peut-être faire irruption dans cet idéal un peu magique, dévoiler la folie, démolir l'édifice fragile des croyances.

Très vite il devient un voyeur-témoin de cette exubérante joie, et là encore il est appelé à devenir un partenaire-complice. Pour un peu, il serait invité au mariage, qu'il n'en serait pas surpris.

Personne n'est tranquille avec cette affaire non plus. Il y a du trop qui dérange un peu.

Qu'est-ce qu'il y a à écouter avec le sexe ? Tout et rien. L'intime, peut-être, le rapport au corps, probablement, le poids du regard d'autrui, sûrement, la découverte de soi au plus profond, parfois.

La place de l'écouter se déplace, tout en déplaçant elle-même la question de départ, ou l'invite du début de l'appel. Et personne n'est tranquille avec cette affaire. L'appelant comme l'écouter ignorent qu'il faudrait faire ou penser.

Le mouvement premier pourrait être de psychologiser l'appel, de ramener le propos à la seule personnalité de l'appelant.e. Or la sexualité est un construit social. Rien n'est plus changeant d'une société à une autre que les pratiques, représentations, perceptions et droits liés à la sexualité. Il y aurait une erreur fondamentale à enfermer le sexuel dans la sexualité. « La société est l'instance

principale de production de la sexualité, qui n'existe pas à l'état de nature »³.

Il y a aujourd'hui l'exigence à construire sa sexualité hors des repères traditionnels pourtant rassurants. Tout semble possible, mais « le nouveau régime normatif contemporain se caractérise par une obligation de réflexivité sur la vie sexuelle [...] l'appel à la responsabilité, à la maîtrise de soi et l'attention envers l'autre, plutôt qu'au respect d'une morale sexuelle, fait peser sur les individus l'entière et lourde charge du gouvernement d'eux-mêmes et de leur réalisation personnelle⁴».

L'écouter est aux premières loges des questionnements de ces concitoyens, un peu perdus dans leurs repères et cherchant à s'inventer un nouveau socle solide sur lequel construire leur relation tant aux autres qu'à eux-mêmes. En fin de compte, le drame c'est que le sexe est tu.

Le masturbateur, le jeune transgenre, la femme « hystérique », autant de clichés qui doivent nous choquer tant ils sont grossiers. Il y a derrière des souffrances, des vies humaines qui peuvent être inquiètes au point d'endosser un rôle plus ou moins connu, identifiable.

L'écouter n'est pas dupe, il écoute l'émergence d'une société nouvelle et d'êtres humains qui cherchent leur lumière, qui devinent qu'ils ne peuvent se lancer seuls dans cette aventure. Ils ont juste besoin qu'on les fasse exister, au moins le temps d'un appel. Les écoutants, ébranlés par tant de confiance et de « déplacements », doivent avoir l'esprit bien dégagé, le cœur curieux et patient, l'intelligence tolérante et l'oreille disponible pour ne jamais être dans le raccourci, le jugement, l'absence ou le refus.

Il y a là de quoi faire pour que l'écouter s'invente lui-même, dans sa place d'écouter.

Le sexe, nous séparerait ?

Nous partageons cette angoisse commune que personne n'est tranquille avec cette affaire.

3. Michel Bozon (2018), *Sociologie de la sexualité*, Ed. Armand Colin. p

4. Ibid. p55

« Pensez-vous que je doive faire mon coming out ? »

Par Jean-François Saint-Bastien

La question peut arriver au cours d'un entretien ou lors d'un épisode dépressif, de l'émergence d'idées suicidaires chez un appelant en questionnement majeur sur son orientation sexuelle ou sur l'acceptation de celle-ci. Pour nous, écoutants, l'objectif sera d'aider l'appelant à se situer dans le processus d'acceptation de son homosexualité, à lui permettre de verbaliser quelle image il a de lui-même, de ses relations sociales et familiales et, bien sûr, de sa sexualité.

Faire son « coming out », dévoiler aux autres son orientation sexuelle, est souvent la conséquence d'un processus complexe qui peut être douloureux pour l'appelant. Il s'agit de pouvoir s'accepter, de ne plus vivre avec une fausse image d'hétérosexuel différente de sa personnalité.

Se dévoiler, c'est pouvoir développer son estime de soi, consolider son identité, en répondant à la question qui suis-je vraiment ? Quelle image je souhaite donner de moi ? C'est aussi acquérir et mobiliser des aptitudes sociales en phase avec ce que vit ou souhaite vivre l'appelant.

Faire son « coming out », c'est permettre d'éprouver un bien être, un mieux-être psychologique par une libération fondamentale : sortir du secret, devenir soi, être authentique. C'est développer la confiance en soi, voire en « les autres », et renforcer son assertivité : affirmer ses propres idées sereinement en respectant celles d'autrui. C'est être en capacité de dire son homosexualité sans en ressentir une forme quelconque de culpabilité, et sans agresser un tiers qui poserait la question. À l'évidence, ce n'est possible qu'après un processus complexe souvent long, parfois chaotique.

Du questionnement sur son orientation sexuelle à l'acceptation de son homosexualité, le cheminement peut passer par diverses étapes, non linéaires... Ce serait trop facile !

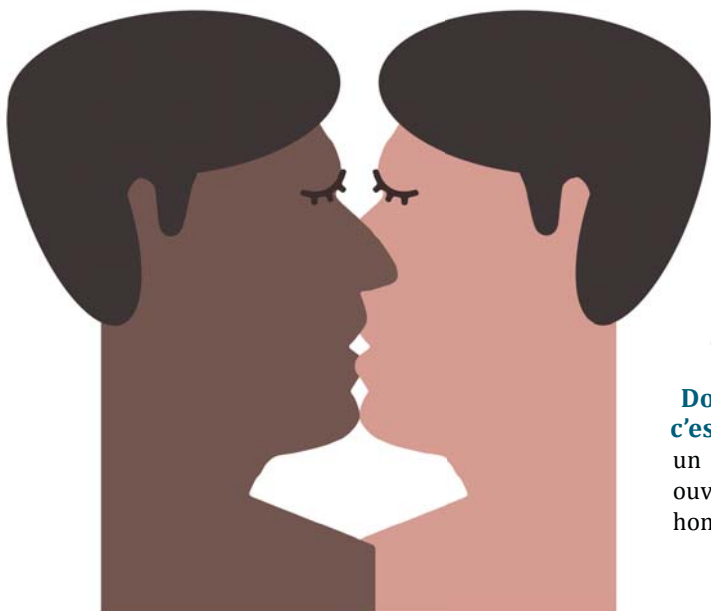
Douter, s'interroger : c'est la première étape, un questionnement qui ouvre la possibilité d'être homosexuel(le).

C'est une réflexion qui peut être très prégnante, pouvant aller jusqu'à générer une fatigue psychologique importante, voire l'émergence d'idées suicidaires pour éviter ou refuser d'affronter une réalité effrayante à ce moment. Dans cette situation, il me semble que pour nous, écoutants, la démarche serait d'aider l'appelant à exprimer ce dont il a peur, de l'aider à cheminer vers l'acceptation de l'éventualité que, oui c'est possible, il est peut-être « homo »... Et alors ?...

Mais à ce stade, l'appelant n'est pas encore prêt à l'admettre, se l'admettre. Nous devons donc systématiquement poser cette possibilité comme hypothétique, comme juste « possible ». Nous pouvons aider l'appelant à dédramatiser le sujet, et lui permettre d'en accepter l'éventualité, en y réfléchissant de manière plus posée.

En général, cette phase intervient plutôt à l'adolescence. Mais, au vu des pratiques des jeunes, ils seront moins enclins à appeler au téléphone, préférant les médias numériques comme le chat. Nous posons donc plutôt l'hypothèse qu'au téléphone l'appelant est un adulte, voire un jeune adulte.

Puis, il va bien falloir en avoir le cœur net ! C'est la phase d'expérimentation. Le cercle relationnel évolue, la personne cherche à rencontrer d'autres homosexuels dans un cadre social, amical ou intime, afin de pouvoir partager avec un « pair » son ressenti, ses doutes, ses craintes, son expérience. C'est aussi franchir le pas des premières rencontres amoureuses, sexuelles. L'évidence se fait jour progressivement à ses propres yeux. C'est la phase du « se convaincre soi-même ». Déjà, des doutes s'évacuent, le partage de sentiments, d'expériences, d'histoires, contribue à renforcer



sa personnalité, à accepter que son orientation sexuelle n'est, finalement, qu'une composante de sa personnalité, et qu'il est temps de l'accepter. Fort de cette évolution, de cette assertivité, il lui devient possible de s'affirmer, de se différencier : ne plus vouloir d'une fausse étiquette sociale, mais pouvoir se démarquer en douceur, et vivre paisiblement sa vie...

Mais tout n'est pas rose... Rendre visible son homosexualité c'est prendre le risque d'être rejeté par certains, de subir des réactions homophobes. En fonction de sa personnalité, il sera plus ou moins facile de les affronter sans les subir, et de pouvoir affirmer sans provocation sa personnalité.

Appeler S.O.S AMITIÉ pour parler de son « coming out »?

Trois situations principales peuvent provoquer l'appel : une grande souffrance morale, notamment lors du questionnement sur l'orientation sexuelle, période de doute majeure : par exemple parce que l'appelant

a ressenti une attirance pour une personne du même sexe, ou qu'elle a eu une première expérience homosexuelle, ou encore parce qu'elle est en crise suicidaire, situation sans doute la plus grave, comme un appel consécutif à un rejet brutal et violent parce que l'entourage a découvert l'homosexualité de l'appelant.

Quelle que soit la cause de l'appel (qu'il va falloir que l'écouter l'identifie pour adapter son écoute) elle dénote une incapacité de l'appelant à pouvoir se dévoiler dans son entourage. En général, c'est auprès d'une personne de confiance que l'on se dévoile, plutôt dans son environnement amical. Ce n'est que lorsqu'on a acquis un degré suffisant de confiance en soi qu'on peut aborder le sujet avec sa famille, et affronter le regard, la critique, l'éventuel rejet. À moins que ce ne soit la famille qui mette violemment au jour la situation.

Écouter le « coming out ».

Nous venons de le voir, ce n'est que dans une situation de confiance que l'appelant va pouvoir exposer sa problématique réelle (mais c'est souvent le

cas quelle que soit la cause de l'appel !). Il va donc falloir mettre l'appelant en confiance pour lui permettre, dans un premier temps, de s'exprimer pleinement en abordant le sujet.

Par un questionnement il me semble important de repérer dans quelle situation l'appelant se trouve au regard de son orientation sexuelle, et de lui permettre de dire comment il se perçoit, quelle image il a de lui-même : où en est-il dans son degré d'acceptation de son (éventuelle) homosexualité ? À qui imagine-t'il pouvoir se confier pour évoquer le sujet dans son entourage, ou pourquoi il ne veut pas, ou ne peut pas, en parler dans son cercle relationnel ? Puis, l'aider à envisager une évolution positive dans son cheminement, lui permettre de prendre conscience à la fois de sa situation actuelle et surtout de l'évolution qu'il peut donner à son avenir, à sa personnalité, à sa relation avec l'autre, avec les autres.

Pourra t'il (ou elle) faire alors son « coming out » ?

Transidentité : le défi d'être soi

Le ressenti des personnes transgenres

Par Nicolas Courbe-Michollet

Le 31 mars constitue la journée internationale de la visibilité transgenre. Elle a pour but de célébrer les personnes transgenre, et d'être la tribune des nombreux défis encore à relever. Dans cette volonté, nous souhaitons partager avec vous des éléments d'information sur certaines facettes du vécu transgenre.

Nous utilisons en permanence le pronom personnel de la première personne du singulier « je », mais il est parfois bien difficile de pouvoir se définir, de s'accepter, tout comme de se porter dans les désirs et dans les inspirations qui sont les nôtres.

Être transgenre répond d'une manière singulière à ces rudesses et comporte sans aucun doute bien des défis à relever. La transidentité désigne une inadéquation entre le genre auto perçu et le genre assigné à la naissance : une incongruence entre l'identité de genre auquel la personne s'identifie, et le genre biologique. Selon un rapport

remis au Conseil de l'Europe en 2014, il y aurait en France 132 000 personnes concernées.

Dans une société marquée par la codification des genres, la différence peut créer un véritable malaise par rapport aux normes sociales et culturelles tant admises qu'attendues. Ne pas pouvoir, ne pas avoir le droit, ne pas être à sa place, ou encore craindre de décevoir, font partie des premières objections du fait de grandir, ou d'évoluer, dans un genre qui n'est pas le sien. Les difficultés qui gravitent autour de la transidentité pourraient en partie se localiser dans le « je » : la violence de ne pas toujours pouvoir être. Mais aussi et surtout ce qui peut faire souffrir c'est aussi l'autre qui peut refuser, récuser, et porter parfois les injonctions contre la différence.

Dans notre histoire contemporaine où le genre détermine de bien des manières nos existences, l'idée de ne pas se reconnaître dans le genre de naissance, évoquera

pour certains une dissonance ou un malaise. En psychologie contemporaine, nous parlons de micro agressions pour parler de ces moments qui agressent, non physiquement mais à l'usure, mentalement, moralement et psychologiquement. Se faire appeler madame au lieu de monsieur, se faire nommer par ce que nous ne sommes pas, ne pas trouver d'emploi, ou encore subir des regards insistants en raison de notre genre, constitue en bien des manières une violence que nous pouvons décrire comme systémique et omniprésente dans le vécu transgenre.

Oser affirmer, ou bien cacher sa transidentité, peut-être également épuisant sur le plan émotionnel et psychique. Pour ces raisons, le « coming-out trans » est vécu de manière singulière par chaque personne, qu'il s'agisse de sa première énonciation ou de la centième. Certaines personnes compartimentent leur véritable identité de genre et la cachent à leurs parents ou à leurs collègues, quand pour d'autres il s'agit d'un jeu impossible. Les personnes trans comme les autres personnes membre de la communauté « LGBTQIA+ » encourent un risque de rejet : familial, amical, amoureux, professionnel ou communautaire.

Lors des premières années de vie, ou dans l'adolescence, période de maturation psychique et physique du corps comme de l'esprit, de l'apprentissage de l'individualité et de qui nous sommes, des actes ou des paroles peuvent constituer des traumatismes et des violences qu'il faudra alors porter dans son histoire.

Les brimades dans le système éducatif, les injonctions à ne pas être ou ne pas faire, peuvent entraîner en bien des manières un mal-être et des souffrances. Une violence qui peut se présenter au sein du système éducatif, en dehors des murs et en famille, comme pour rappeler qu'il y a une erreur et une incongruence à être qui on est.

Si la neuroscience reconnaît certaines différences mineures dans le cerveau en fonction du genre de naissance, aucune logique scientifique ne donne, en transmission génétique du chromosome X ou Y, un code de bonne conduite ou

une définition doctrinale de ce qu'est « une femme ou un homme ».

Chaque personne transgenre comme chaque personne qui respire pourra porter en espérance ce qui lui est propre. Ainsi les habits, le maquillage, le prénom ou une chirurgie de réassignation, s'inscriront dans un guide auto-prescrit et dans un sens biographique.

Pour la philosophe Judith Butler, le genre ne peut pas seulement être un genre biologique, il s'agit d'un postulat propre aux individus qui se construit en nous, par la culture, les normes et notre identification. Aussi, il ne peut être meilleur accueil que celui de l'acceptation de l'autodétermination.

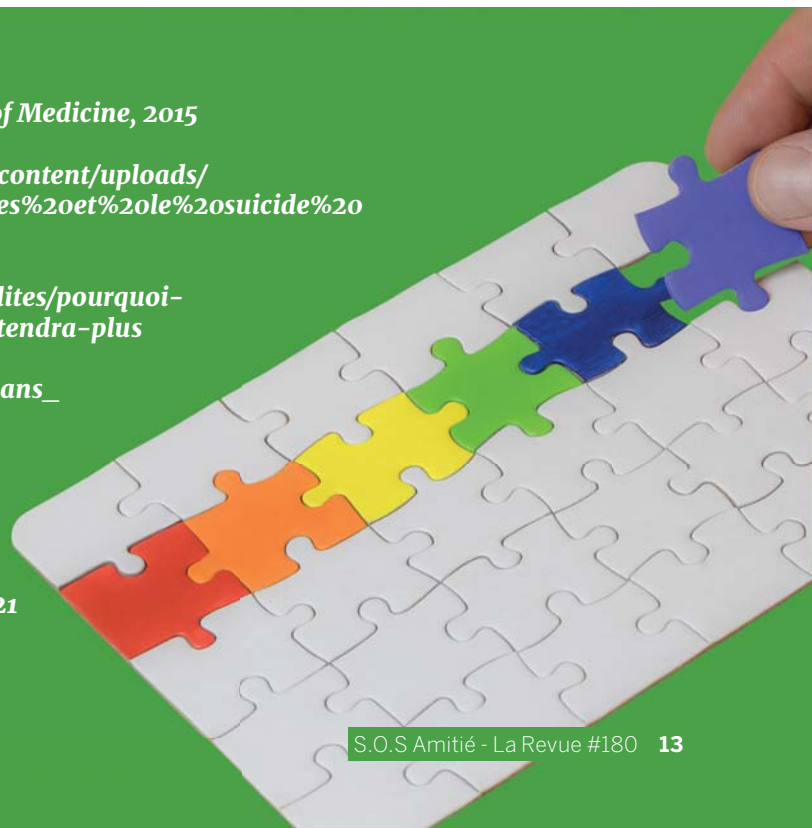
De nombreuses études psychologiques se sont intéressées aux répercussions de la transidentité sur le psychisme des individus, et de l'impact sur leur existence. L'estime de soi, la satisfaction de la vie, les relations amoureuses, le revenu moyen et les relations interpersonnelles sont plus fragiles, avec des seuils plus élevés de difficultés que pour les personnes non-transgenres, dites « cisgenres ». La dépression, l'anxiété, le niveau d'étude, le harcèlement scolaire, la précarité économique, le taux de suicide, le travail sexuel ou encore le risque de se faire agresser et de subir un homicide sont, quant à eux, bien plus fréquents que chez les personnes « cisgenres ». À ce titre et en guise d'exemple, au Canada, une personne transgenre sur trois aura fait une tentative de suicide au cours de sa vie. (TW Davidson — University of Ottawa Journal of Medicine, 2015).

Vivre en étant transgenre représente de bien des manières de nombreux défis, à l'image de l'appropriation de son pronom personnel singulier.

Il s'agit donc d'une invitation éthique à questionner la valeur du genre, notre assentiment à laisser l'autre se décider, à nous laisser écouter, et apprendre de la singularité et de la richesse de l'existence.

Bibliographie

- TW Davidson — University of Ottawa, Journal of Medicine, 2015
- <https://www.mentalhealthcommission.ca/wp-content/uploads/drupal/2019-05/Les%20personnes%20transgenres%20et%20le%20suicide%20-%20Fiches%20d'information.pdf>
- <https://www.amnesty.fr/discriminations/actualites/pourquoi-le-mouvement-des-droits-des-transgenres-nattendra-plus>
- https://www.editions-ladecouverte.fr/trouble_dans_le_genre-9782707150189
- Enfants transgenres, est-on allés trop loin? Site de l'AntiEditorial – 11.11.2021
- Ces parents inquiets pour leurs ados qui veulent changer de sexe – valeursactuelles.com – 30.10.2021
- Vers l'interdiction des thérapies de conversion – Santé mentale.fr – 23.09.2021



Handicap et violences sexuelles

Synthèse par Martine Quentric

Une enquête de Johanna Dagorn, sociologue à l'Université de Bordeaux, révèle qu'en Nouvelle-Aquitaine une femme sur deux, en situation de handicap, a subi des violences sexuelles.

L'enquête fut menée de janvier à septembre 2021 auprès de professionnel.les et des personnes concernées, des femmes âgées de 19 à 72 ans, issues de toutes catégories sociales, en s'en tenant à une large définition du handicap selon la loi française, intégrant les troubles psychiques, distincts du handicap mental. Cette définition peut donc concerner les personnes que des violences, notamment sexuelles, ont exposées à des troubles psychotraumatiques, car si le handicap accroît le risque de violences, il peut aussi en être la conséquence.

Les résultats sont alarmants :

- Plus de la moitié des femmes en situation de handicap entendues ont rapporté des crimes incestueux.
- Elles sont très exposées aux violences sous toutes leurs formes.
- En raison de leur parcours, elles font peu confiance aux institutions, et, pour sortir des violences, plus de la moitié d'entre elles a dû faire appel à une association dédiée (en lien avec leur handicap), pour les accompagner dans des démarches encore plus difficiles pour elles.
- Près des trois quarts estiment l'intervention des forces de sécurité insatisfaisantes et manifestent une forte déception vis-à-vis des institutions.
- 40 % ont changé de ville suite aux violences.

Toutes les violences sont subies sur un fond de fragilités physiques, psychiques ou mentales, et économiques, qui ne permettent pas aux personnes de se défendre.

Les entretiens ont montré que les violences au quotidien sont si présentes sur les personnes de handicap au quotidien que ces femmes les perçoivent comme « normales ».

Les femmes en situation de handicap mental et psychiques sont davantage touchées dans la fréquence et l'intensité des violences. 40 % d'entre elles relèvent des violences économiques et administratives (notamment la privation de l'allocation handicapée). 53 % des femmes réussissent à en parler en s'adressant à la famille (48 %), à un médecin (40 %) ou un travailleur social (23 %).

Leur position économique et sociale fragile, leur sentiment d'infériorité, font que les femmes en situation de handicap

mental et psychique sont victimes de doubles stéréotypes, et sont rarement crues lorsqu'elles parlent, en dépit des témoignages.

Toutes relatent des refus de plainte par les forces de sécurité, d'écoute ou de soin par les proches et professionnels, en raison d'une prétendue « hystérie » mise en avant.

En dépit d'un certain embarras de certains membres des services publics face aux agressions, plusieurs professionnels (issus du social, médico-social et médical) interrogés, ont rapporté l'ampleur du phénomène.

Ainsi 80 % des professionnel.le.s interrogés connaissent au moins une femme en situation de handicap victime de violences., en particulier des rapports sexuels forcés par un compagnon ou un parent.

Si la situation des femmes en situation de handicap physique diffère, plusieurs professionnelles interrogées ont fait part de la difficulté concrète de la séparation avec le conjoint violent lorsque ce dernier est également qualifié d'« aidant » alors qu'il s'agit du bourreau domestique. Souvent la dépendance physique et financière augmente le risque de subir des violences et la sujétion à l'égard du partenaire, car dénoncer c'est prendre le risque de perdre l'aide au quotidien et de se retrouver dans une situation de vulnérabilité accentuée, surtout quand la nature du handicap complique les déplacements.

L'Allocation Handicapée représente parfois une manne financière (903 € maximum par mois) pour certains hommes qui les privent de papier, d'argent, et peuvent même les prostituer afin d'augmenter leurs revenus.

L'insuffisance des moyens humains et financiers lors de la séparation est un frein pour ces femmes qui subissent alors la double peine liée au parcours de sortie des violences. L'incapacité de vivre seule dignement peut mener au suicide.

Pourtant, malgré des parcours de violences compliqués, nombre de femmes rencontrées pour l'enquête ont exprimé une force et des capacités de résistances inouïes.



Sexpowerment, le sexe libère la femme (et l'homme)¹

Un ouvrage qui fait le tour de (presque) tous les sujets possibles autour de la sexualité,
vus d'un œil résolument féministe et totalement décomplexé.

Lu pour nous par Nic Diament

L' autrice, Camille Emmanuelle, est journaliste. C'est aussi la femme de Luz le dessinateur de Charlie Hebdo qui n'a échappé à la tuerie que parce qu'il est arrivé en retard ce matin-là. Elle vient de publier un livre² qui aborde et approfondit la question des « victimes par ricochet » c'est-à-dire les proches des victimes directes, les « vraies » victimes, les seules à pouvoir prétendre au soutien et aux réparations. Un livre intelligent, bouleversant et, par moments, paradoxalement drôle.

Elle avait commencé « Sexpowerment » avant les attentats, elle le publie après. Une compilation d'anecdotes, de réflexions, de reportages et d'interviews, qu'elle enrichit de confidences sur son parcours personnel. Comment enfant elle enviait les hommes, ces chanceux qui n'ont « pas besoin de prouver au monde du travail qu'on est aussi compétent et légitime qu'un autre homme, pas besoin de passer des heures à s'épiler/se maquiller/s'apprêter... ». Comment elle s'est fait droguer et violer à New York et comment elle a lutté pour faire poursuivre son agresseur et faire requalifier cette agression en viol.

L'ouvrage est structuré en trois grandes parties :

- 1 - « Les corps, les apparences et l'éducation sexuelle » où on trouve, entre autres, des chapitres intitulés « Mon clito et moi », « La fierté du poil pubien » ou « La symbolique des fesses de Kardashian ».
- 2 - Les plaisirs, les sexualités et le désir avec, entre autres, « La salooooope », « Fuck me tender, love me true », « Cinquante nuances de cuir ».
- 3 - Les réacs, les féministes et les putes avec « Sois un

homme, ma fille ! », « Femme à lunettes, femme ... à paillettes », « Pute, un métier », etc.

Sous des dehors volontiers provocateurs mais non dénués d'humour et de pertinence, on perçoit le soin qu'elle met à se documenter et son souci d'étayer son argumentation. Ses enquêtes la conduisent en France mais aussi dans d'autres pays européens ou aux États-Unis, ce qui élargit son propos. Elle passe de l'interview de sa grand-mère de 86 ans, dont « le parcours, le combat personnel, ont créé les fondations de [sa] liberté » à celui d'un éditeur « drag-queen », activateur de projets culturels LGBT.

Sa plume allègre et parfois grossière (mais pas vulgaire) fait du livre un véritable « page turner » qu'on lit sans pouvoir le lâcher.

Elle se définit comme une « féministe sex positive » (en refusant le terme de féministe pro-sexe, car cela sous-tendrait que le reste des féministes serait « anti-sexe »), c'est-à-dire qu'elle pense que « la sexualité n'est pas uniquement, pour les femmes, une zone à risques, mais un levier d'émancipation et d'autonomisation ».

Ses prises de position sur certains sujets controversés ou polémiques comme la prostitution, les associations féministes, les Manifs pour tous ou le porno pourront déranger voire choquer certaines ou certains d'entre nous. Mais même si elle échoue à convaincre, il est agréable et sans doute salutaire de se faire bousculer par les questionnements qu'elle nous balance de façon frontale et désespérément honnête.

1. A. Carrière, 2016, Livre de poche, 2017

2. Ricochets, Grasset, septembre 2021

Phonophiles ?

Par Martine Quentric



Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde » écrit Albert Camus commentant les travaux sur le langage du philosophe Brice Parain.

Si la masturbation n'a jamais rendu sourde la personne qui la pratique, elle peut empêcher l'écoute des bénévoles en ligne ! Comment écouter ceux qu'on nomme improprement « phonophiles », euphémisme troublant ! Ces personnes sont objectivement des masturbateurs, voire des violeurs puisque violer consiste à imposer un acte sexuel à une personne non consentante, voire qui ignore ce qui lui arrive. Le viol en ligne est d'autant plus insupportable qu'il est minimisé, sous-nommé par S.O.S. Amitié. Quand on n'explique pas à l'écouter.e qu'il lui faut « comprendre, tolérer » ! Insuffisamment évoqués pendant la formation, ces appels troublent les écouter.e.s, en majorité des femmes, qui cessent parfois leurs écoutes car « elles ne sont pas venues pour ça ! »
Que faire ? Déjà « nommer un chat un chat », mais encore ?

Le sexe des anges

« Ceci est une opinion personnelle, ces propos n'engagent que moi.
Des détails ont été modifiés afin d'anonymiser les récits présentés ».

Par Elisabeth Hoffmann

Nous, valeureuses écouter.e.s de S.O.S Amitié avons peu ou prou « vécu » : des liaisons passionnées ou plus sages, d'amourettes en délices matrimoniaux de durée variable, sans mentionner les ruptures, divorces et maternités, et la survie à l'adolescence, puis au départ de nos oisillons... N'empêche qu'en 3 ans d'écoutes, mes oreilles ont frisé aux récits des aventures sentimentales, relationnelles et aussi sexuelles de nos appelants. Pour tout dire, on en entend de vertes et pas mûres à S.O.S Amitié !

J'adresse ici un salut gaillardement ironique à nos mâles amis en mal d'amour, de mamours téléphoniques ou... de sensations orgasmiques, tentant de nous prendre, nous les écouter.e.s, à la hussarde, comme partenaires non consentantes à leurs jeux vite devinés, peu inspirés sauf de l'urgence de certain organe qui semble mener leur cerveau et leur vie. Certains sont retors et circonvoient pour nous piéger, d'autres tentent d'émouvoir à coups de « solitude », ou encore sont gauchement directs. Loin de moi pourtant l'idée de renier cette zone de l'expérience humaine.

Le sexe fait partie de nos vies et de nos « in-consciences », il en est l'un des sels, ou son piment parfois, toxiques lors des relations perverses ou obsessionnelles.

Mais là n'est pas mon propos. C'est des « phonophiles » femmes que j'aimerais vous parler.

D'autant plus marquantes qu'elles sont rares, voire très rares. Sans risquer de statistiques, sur une écoute de 4 heures, selon l'horaire, on aura en tant qu'écouter.e un phonophile, voire deux. Alors qu'on aura une femme phonophile par mois, ou par deux mois plus vraisemblablement.

Les femmes, de toutes inclinations et orientations, ont les mêmes droits à une sexualité épanouie, affirmée sans honte ni reproche, et de nous en parler ouvertement, vertement. Beaucoup se confient légitimement sur cet aspect de leurs relations amoureuses : déboires répétés sur fond de jeux cruels sur les sites de rencontres, déceptions, désespoir de jamais trouver le ou la bonne partenaire, et surtout d'y croire encore... A Sos Amitié, comme pour les hommes,

elles ne peuvent espérer trouver en nous des partenaires d'occasion, et pourtant certaines, exceptionnellement, franchissent ce seuil.

Il y a une dame zoophile, qui aime beaucoup son chien - qui le lui rendrait bien - lors des absences d'un époux voyageur. Une autre obnubilée par la taille de ses hanches détaille des scènes de séduction inopinées de la part de personnel médical, ou sportif. Une femme angoissée expose un dérangeant récit de viol avec un enfant, aux mains d'un inconnu qui l'y aurait contrainte sous la menace ; elle voudrait que nous répétions certaines expressions et mots crus, sur recommandation thérapeutique, dit-elle. Une dame enceinte se dit dépassée par les questions d'une jeune parente au point de lui avoir révélée son intimité, et le regrette. Viennent à l'esprit les appels répétés de celui, ou celle, décrivant un quotidien d'exploitation, d'enfermement et de violence. Récit peut-être fantasmé, qu'il ne nous appartient pas de juger.

La dernière fois il y a quelques semaines, cette personne âgée, asthmatique et seule, avait besoin d'air, d'être accompagnée dans ses respirations, de plus en plus extatiques au fur et à mesure qu'elle arrivait à un orgasme en direct, me laissant ébahie par son audace, irritée d'avoir été flouée.

Relevons ici l'importance des partages afin de contextualiser et relativiser ces histoires, qui peuvent être perturbantes quand confiées à un.e bénévole récemment formé.e. Des détails changent au cours des années, ou tout reste figé. Surtout, au fond, quelles urgences les poussent à nous servir ces récits ? Qu'espèrent-elles de nous, du fait de dire leurs mots, leurs maux, à d'autres femmes ? Est-ce que cela leur permet de subsister dans un quotidien fade sans amour, ni joyeux sexe ? Veulent-elles nous surprendre, nous mettre en déséquilibre, rejouer des actes délictueux peut-être, ou d'anciens rejets, chercher des apitoiements de circonstance, voire une aide plus directe, ou encore nous faire déraper hors de la Charte ?

Sans pouvoir statuer de façon définitive, je témoigne que ces appels m'affectent différemment que ceux de phonophiles masculins, ressentis comme plus mécaniques, exploitants et agressifs. Est-ce le fruit de mon histoire de vie ou le résultat d'une construction sociale, genrée, l'effet de mode peut-être ? Envers ces femmes, l'empathie généralement prend le pas sur l'inconfort.

J'aimerais aller plus loin dans cette réflexion, avec des écoutantes et écoutants que le sujet intéresserait. N'hésitez pas à me faire signe dans ce cas, via la Revue.



Les phonophiles

Par Nic Diament

Ils dérangent, désespèrent, agacent, insupportent... les écoutantes, cibles privilégiées de ces appels. Certaines d'entre elles, lassées et/ou exaspérées, en viennent à déclencher l'alerte rouge dès qu'elles entendent une voix masculine. Monopolisées par le soupçon, elles échouent à accorder aux hommes autant de temps, d'attention, d'empathie, de bienveillance qu'aux femmes. Elles ont peur que « ça dérape ». Peur d'être bernées et manipulées. Ce qui les contraint à une position défensive qui évoque l'enfermement, les murailles, les mâchicoulis voire les tonneaux d'huile bouillante... bref, à l'opposé de l'acceptation bienveillante et inconditionnelle de la parole de l'appelant, dans sa diversité et sa singularité.

Questions de définition

Phonophile, terme propre au jargon de S.O.S Amitié. Pas tout à fait un néologisme, mais presque. Ni le Robert ni le Larousse ne connaissent le terme. En anglais, il caractérise un... amateur de disques vinyle ! Selon ses racines grecques, φιλειν (philein) aimer et φωνη (phonê) la voix, il signifie celui qui aime la voix. Dans statappel, il désigne l'appelant qui recherche son plaisir immédiat dans la présence de l'écoutant.

Il peut donc s'agir de masturbateurs ... mais pas que. Disons : celui qui a besoin de faire défiler des fantasmes de nature sexuelle au téléphone, qui cherche à surprendre, à choquer : « Le phonophile est un exhibitionniste qui, par la vertu du

téléphone et de son appel à l’imaginaire, a mille et une façon d’ouvrir son manteau pour nous surprendre par la rencontre qu’il nous propose », selon la définition proposée par Michel Montheil, psy de partage¹.

Une question ancienne

Les phonophiles suscitent débats voire polémiques depuis longtemps. En 1977, le congrès de l’Association intitulé « Écoute et sexualité », réunissait 400 personnes à Dijon et on y parlait déjà de l’écoute des phonophiles². En 1997, dans *Écouter l’angoisse*³, Michel Montheil évoque « le réel problème pour les institutions et services d’aide au téléphone qui ne peuvent prendre le risque de se voir identifiés comme lieu de satisfaction sexuelle, à l’égal d’un vulgaire minitel rose pornographique ». La question « phonophile » revient avec insistance dans notre revue : en 2006, le n° 131 *Sexualité(s)*, en 2009, le n° 140 *Le corps*, en 2010 le n° 145 *Peut-on parler sexe ?*, en 2013 le n° 152 *Masculin/féminin*, en 2015 le n° 160 *Ça me dérange*, 2018 le n° 170 *Corps qu’on forme, corps conforme*.

Les phonophiles encombrant et saturent les discours, les formations, les partages. Et pourtant, ils ne sont pas si nombreux !

La réalité chiffrée

Si on regarde le tableau ci-dessous on constate que...

Nombre d’appels	2012	2016	2018	2020
% d’appels sexuels/significatifs	14,6	11,7	11	9,5
% d’appels phonophiles/sexuels	48	51,5	46,8	45,6

... les appels concernant la sexualité en général représentent aujourd’hui moins de 10% des appels significatifs (à l’exclusion des muets et des contrôles). Parmi ces appels, quasi un sur deux provient d’un phonophile et on peut comprendre la méfiance de l’écoutante qui entend « Puis-je parler de sexe ? ».

Nombre d’appels	2012	2016	2018	2020
% appels phonophiles/significatifs	7	6,02	5,14	4,33

Néanmoins, si on mixe les deux chiffres, on peut établir que le pourcentage global des appels phonophiles par rapport aux appels significatifs est aujourd’hui **de moins de 5% des appels significatifs** (ce pourcentage sera encore moindre si on prend en compte la totalité des appels), et que cette proportion ne cesse de baisser.

La part des appels insultants (0.85% en 2020) ou les déliants (2% en 2020) est certes plus minoritaire, mais ce sont eux-aussi des appels qui dérangent et mettent mal à l’aise. Susceptibles eux-aussi de décentrer l’écoutant, de susciter chez lui une réaction de rejet (« je ne suis pas venu(e) là pour

me faire insulter »), et pourtant ils n’engendrent pas... le dixième des discussions autour des phonophiles. Pourquoi en parle-t-on autant ?

Ils s’avancent masqués...

Voire « embusqués » selon le témoignage d’une écoutante. Parfois difficiles à repérer par les débutantes. Émues par le récit circonstancié et crédible de séparation récente, de solitude insupportable, de handicap sévère, d’exclusion sociale ou que sais-je encore ? Elles créditent l’appelant de bonne foi et l’écoutent avec empathie. Pour découvrir, à la faveur du rappel du même appelant ou d’une discussion en partage, que cet homme travaillé par son impuissance, tel autre rejeté par sa femme qu’il dit « frigide », ou celui humilié par la taille de ses organes génitaux ... est connu et catégorisé phonophile depuis longtemps.

On les reconnaît trop tard

L’appel commence normalement, on écoute avec bienveillance le déroulé des malheurs du pauvre veuf, de l’handicapé solitaire en manque de tendresse, puis... on s’aperçoit trop tard du changement de ton, de voix, l’intensification du souffle, la présence de bruits incongrus... C’est non seulement agaçant, mais vexant, voire humiliant. Même si on cherche à se reconforter, ça ne fonctionne pas toujours : « j’ai beau me dire que ce n’est pas à moi personnellement qu’il s’adressait, mais à une écoutante lambda de S.O.S Amitié, c’était pourtant moi qui étais là au bout du fil » confiait une écoutante en colère.

Ils embarquent dans un scénario

L’écoutante à S.O.S Amitié, censée écouter la personne plus que l’histoire et créditer l’appelant de sincérité et d’authenticité (du moins dans l’espace restreint de l’appel), se trouve en risque de se laisser embarquer dans un scénario fantasmatique et masturbatoire, et de se retrouver furieuse d’avoir été manipulée, à l’aide d’un mensonge conçu non pour attiser sa compassion, mais pour faire jouir l’appelant.

Surtout, ils détournent l’usage et les missions de la ligne d’écoute

Le phonophile est un homme (ou une femme, même si elles ne représentent que 6% de ces appels⁴) qui cherche à établir une interaction particulière avec l’écoutant(e), en lui assignant un rôle actif, voire participatif dans le déroulé de ses fantasmes.

Il n’est pas en demande d’écoute. Il inverse le rapport : c’est lui qui veut écouter/entendre la voix de l’écoutante, pour un usage qu’on pourrait qualifier de « reconfortant », mais qui n’est inscrit ni dans les principes fondateurs ni les objectifs quotidiens de S.O.S Amitié, moins encore dans ceux des écoutantes : « Je ne suis pas devenue écoutante pour écouter ce genre d’appels » !

1. *Écouter l’angoisse*, sous la dir. De Michel Montheil, Esprit du temps, 1997
 2. Cf. *La parole libératrice*, article de Bruno Frappat dans *Le Monde* 3 juin 1977
 3. Op. cit. Esprit du temps, 1997
 4. Un vibrant merci à Dominique Viévard, co-responsable du poste de Cachan, qui a fait des sondages et des recherches dans les statistiques de Statappel pour établir la vérité des chiffres concernant les phonophiles

Quelques tuyaux pour reconnaître à temps la vraie nature de l'appel :

- le diable se niche dans les détails : un homme peut souffrir de se sentir sexuellement troublé par sa mère, mais s'il commence à décrire par le menu la lingerie maternelle ou la forme de ses fesses... prudence

- des appelants peuvent hésiter à parler de choses intimes, mais si l'appel commence par « est-ce que je peux TOUT dire ? » ... prudence

- la sexualité « atypique » : on peut être saisi de désir incoercible (et avoir besoin d'en parler) pour son chien, sa grand-tante de 84 ans ou son arrière-petit-neveu de 16 ans, mais c'est... rare

Comment faire ?

C'est bien évidemment à chacune de réagir selon sa propre sensibilité. De connaître et poser ses limites. Il n'y a pas de bonne ou mauvaise façon d'accueillir ces appels. Et comme on le dit et le répète souvent, nul, en l'occurrence nulle, n'est obligée d'écouter des appels si elle n'est pas en volonté ou en capacité de le faire.

Tout est possible. Tout est légitime. Raccrocher le plus vite possible, ou accepter que l'appelant se masturbe à condition de parler après, comme le raconte avec distance et humour une écoutante⁵, qui dit combien cet appel avait fait bouger les lignes pour elle, et comment elle avait essayé de trouver une autre solution pour changer la donne.

Tenter de parler et de faire parler, de « rappeler à l'appelant masturbateur par exemple, qu'il est respectable en soi comme l'Écouteur lui-même, que son plaisir est important, et que l'on n'est pas là pour l'aider à le prendre, mais à en parler?⁶ »

Mettre des mots. À la question « puis-je vous parler de quelque chose de gênant ? » la réponse « je suis là pour vous écouter, vous pouvez parler de tout, à condition que ce ne soit pas pour vous masturber en direct » peut être un moyen de clarifier d'emblée la situation. Exprimer le doute où on se trouve « Pourquoi ai-je l'impression que vous appelez non pour parler mais pour ... ? »

Ne pas oublier qu'un appel phonophile est l'expression d'une misère sexuelle, d'une misère tout court (certains phonophiles nous l'avouent ingénument, ils appellent parce que c'est gratuit et qu'ils n'ont pas les moyens de passer par un service dédié mais payant). C'est le signe d'une solitude abyssale. D'une incapacité désolante à entrer en communication ou en relation. D'un manque fondamental.

Parler de la question du scénario ou de celle de la manipulation en quelques phrases sera forcément schématique, ce sont des sujets qui méritent de plus amples argumentations. Néanmoins, je suis persuadée que tout appel comporte une dimension scénario, nous en élaborons toutes et tous dès que nous essayons de communiquer sur ce qui nous arrive, les appelants aussi quand ils tentent de conceptualiser leurs souffrances et comment ils en sont arrivés là.

Quant à la manipulation, c'est à mon sens un risque inhérent à la posture d'écouteur(e), un risque sur lequel nous devons certes être alerté(e)s et vigilant(e)s, mais que nous devrions pouvoir assumer avec calme et sérénité.



En conclusion, je préfère de loin « me faire avoir » par un phonophile rusé que de risquer, par excès de méfiance, de mal ou ne pas écouter un appel de détresse sexuelle authentique.

Je continue à penser que les phonophiles occupent trop de place dans les partages. Qu'ils ne méritent ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Personnellement, je m'efforce de les accueillir avec distance et, si possible, légèreté.

Je ne les redoute pas, je préfère, de loin, avoir à faire à un phonophile qu'à un suicidant.

Pas vous ?

5. In Revue n° 177, article intitulé « Je veux remercier celle qui m'a sauvé la vie... » par Véronique Brisset-Fontana

6. In op. cit. Esprit du temps, 1997

Écouter au Planning Familial

Entretiens avec Flore Maugard, 26 ans, militante féministe, écoutante au Planning Familial.

Entretien avec Carlo Roccella

Flore Maugard : Je m'appelle Flore, je suis animatrice de prévention au Planning Familial du Tarn, et aussi en formation au conseil familial et conjugal pour être écoutante autour des questions de vie affective, relationnelle et sexuelle. J'ai un parcours d'animation et une formation universitaire sur les études de genre. J'ai travaillé sur les inégalités entre les genres dans l'espace, notamment entre les femmes et les hommes, et sur l'autodéfense féministe : les moyens, les outils mis à disposition des femmes ou des personnes sexualisées pour pouvoir se défendre. C'est mon parcours militant féministe qui m'a emmenée à être au Planning Familial.

Carlo Roccella : Tu pratiques déjà l'écoute au Planning Familial ?

F.M. : Oui, je suis une nouvelle pratiquante, depuis deux ans maintenant je tiens des permanences téléphoniques et chat sur les questions liées à la vie affective et sexuelle, la santé sexuelle, l'identité de genre. Le Planning Familial est surtout identifié sur l'IVG, mais nous avons aussi des appels liés à la vie affective, la violence dans la relation, l'identité, l'orientation sexuelle, les premiers pas dans la sexualité qui font peur, la découverte d'autres pans de la sexualité...

C.R. : Dans un partage récent à S.O.S Amitié, il s'est trouvé que tous les écoutants ont rapporté des appels autour de troubles ou problèmes sexuels venant uniquement d'appelants hommes. Ont-ils plus de facilité à en parler que les femmes ?

F.M. : Je rejoins ce constat. Nous aussi avons surtout des appels d'hommes pour parler de troubles ou de fantasmes. Pourquoi ? J'ai l'impression que les troubles sexuels des femmes sont très médicalisés. Elles sont très vite médicalisées et suivies en psychiatrie, contrairement aux fantasmes des hommes qui seraient plus « acceptables », ou en

tout cas plus audibles, parce que dans l'imaginaire collectif : «les hommes sont comme ça, c'est la testostérone». Ce qui pousserait les hommes à avoir plus de fantasmes.

Je pense qu'il y a en général un tabou plus fort sur la sexualité féminine. Les femmes consultent plutôt un professionnel de l'écoute ou de la thérapie pour élaborer ce travail émotionnel, aussi elles appellent moins les lignes d'écoutes gratuites.

C.R. : Faut-il en arriver à déconstruire les fantasmes «inconvenants» des hommes ?

F.M. : « Les fantasmes », c'est une vraie question. Ils contiennent quelque chose de nous, inatteignable, inconscient, qui sortirait un peu de la rationalité. En même temps ils sont marqués par les représentations de la sexualité, que ce soit la pornographie ou d'autres modèles, qui privilégient la domination et la soumission, au détriment de relations sexuelles où il pourrait y avoir d'autres types de communication, d'autres formes de répartition des rôles. Les féministes ont des positions assez diverses là dessus : certaines disent « oui, il faut aller travailler les fantasmes, proposer de nouveaux modèles, des fantasmes d'une sexualité plus douce, dépasser la dualité domination/soumission ». D'autres tempèrent « c'est peut être notre manière à nous de digérer l'hétéro-patriarcat et de reprendre le pouvoir ; car c'est bien nous qui créons ces fantasmes, nous qui pourrions décider comment et pourquoi les vivre ». Personnellement, je pense que ça prendra du temps pour proposer d'autres «modèles de fantasmes», mais je crois que c'est possible. Par exemple, si je parle à des jeunes d'autres formes de pornographie, une pornographie féministe, queer, proposant d'autres modèles, ils me disent : «ouais d'accord, mais ça ne nous fait pas du tout le même effet, ça correspond pas du tout à nos fantasmes, c'est intéressant mais ce n'est pas excitant». Je leur

réponds que j'entends que l'excitation soit reliée à des images, mais que peut être, si on propose d'autres images, même les fantasmes de soumission-dominance pourront être vécus différemment.

C.R. : On a l'impression aujourd'hui que les questions de sexualité sont abordées surtout par le côté négatif : la violence, l'inceste, le VIH, l'abus de porno, le consumérisme Tinder... Et le plaisir, la joie du sexe dans tout ça ?

F.M. : Médiatiquement, il y a une raison : ce qui fait sensation est plus vu. De manière générale, je ne sais pas si c'est plus qu'avant.

Dans les séances d'éducation à la vie affective, quand j'étais au collège, c'était vraiment une approche négative : réduction des risques de grossesse et risques de maladies, V.I.H., etc. Mais le plaisir, basta ! Vous apprendrez sur le tas. Pour moi, il n'était alors pas question de cela. Peut être qu'il en était plus question avant, dans la période 68, et sa « libération sexuelle » ?

Aujourd'hui, il y a toujours une approche réduction des risques, et toujours des violences, mais il y a aussi toute la mouvance autour du clitoris : en parler, publier des bouquins, des manuels sur le plaisir. Dans les séances d'éducation à la vie affective que nous animons au Planning, il est question du plaisir. Parfois quand je fais un brainstorming, je marque « sexualité » au tableau et je demande aux personnes de me dire tous les mots qui leur viennent à l'esprit. Souvent le plaisir ne vient pas tout de suite et je demande « vous êtes sûrs ? il ne manque pas un mot ? » Le plaisir demeure le côté tabou de la sexualité : on peut parler des risques parce qu'il s'agit de la santé publique et que nous sommes habitués aux campagnes de prévention. Parler du plaisir reste gênant.

C.R. : Et les hommes ?

F.M. : Je pense que ça peut être une bonne école, parce que si les femmes s'informent elles ne se contenteront plus d'une pénétration vaginale, sans stimulation externe du clitoris, il y aura une exigence qui fera que les hommes iront à la découverte d'un autre plaisir. J'ai l'impression que dans l'éducation le plaisir masculin est un peu à la traîne.

Dans la mouvance de la sexualité positive où on a mis les clitoris en avant, où on a parlé de plaisir, il a été aussi question de plaisir autour de la prostate ; mais la relation

des hommes au plaisir lié à l'anus est toujours sclérosée. Ça cristallise la peur de l'homosexualité, de la vulnérabilité. C'est un élément très bloquant : chez les jeunes que je rencontre, parler du plaisir prostatique, c'est inimaginable. Ça renvoie à cet imaginaire de « je ne veux pas être le pédé », avec toutes les violences induites.

Il faut se garder d'ailleurs de créer des nouvelles normes : par exemple, pour les femmes, passer de « il ne faut absolument pas dire qu'on prend notre pied » à « il faut prendre notre pied à chaque fois ». Devoir absolument prendre du plaisir en tant que femme et devoir jouir parce que c'est chouette, parce que c'est bien pour les femmes, mais aussi parce que c'est rassurant pour les hommes. Cette injonction à l'orgasme peut éloigner d'une prise en compte du corps plus générale, de la personne dans sa globalité. Les personnes a-romantiques, asexuelles, par exemple, proposent d'autres visions de la sexualité, d'autres visions des relations amoureuses...

La normativité est toujours aux aguets. À l'époque de la libération sexuelle, les femmes devaient être disponibles tout le temps parce qu'elles pouvaient avoir le moyen de se protéger des grossesses. Les nouvelles normes, c'est le fait d'être ultra disponible parce que c'est être une femme libérée que d'avoir de multiples relations, de multiples partenaires et aussi parce qu'en plus on a l'impression que tout nous est donné aujourd'hui pour avoir du plaisir.

C.R. : Ce sont des mutations très profondes... As-tu quand même de l'espoir ?

F.M. : Quelques fois je suis découragée : c'est difficile d'accompagner des personnes dans le changement et dans la durée. Parfois ce n'est pas évident de se regarder soi-même, et de se sentir bloquée dans des schémas normés. Mais le fait qu'en moi aussi il y ait des résistances, des abandons à la norme, me rend plus douce et plus empathique. Les adolescents me disent « mais à mon âge, c'est tellement important d'être dans la norme, envisager autre chose c'est trop dur. Il faut appartenir au groupe ». Il faut aussi entendre ce besoin avec bienveillance.

Je crois que ce que j'aime au Planning Familial, c'est que je n'arrêterai pas de me poser des questions... À priori, c'est tout le temps !

Les écoutants

Merci à Jean-Christophe,
Martine, Nic, Odile, M-R.Q.
pour ces témoignages,
ces questionnements...

Derrière la sexualité évoquée, il y a bien des thèmes qui ne relèvent pas de la sexualité elle-même. Notre société est bien névrosée à ce sujet, au point d'en faire toujours LA question alors que les problèmes ne se posent pas dans ces termes... Qu'entendons-nous quand nous cochons la case «sexualités», que voulaient-ils vraiment dire ?

... Cet homme **réalise un vieux fantasme ou il croit moins tromper**

son épouse en ayant une sexualité homosexuelle, non une relation avec une autre femme ?

Il a 72 ans, dit qu'il est marié, mais que sa femme de 71 ans n'a plus de libido. Il a des sentiments pour elle mais se sent frustré. Il se masturbe, en a parlé à son médecin qui lui a dit que c'était « courant ».

Par curiosité, il est allé dans un lieu de rencontres homosexuelles, des hommes lui ont fait des avances, puis il est passé à l'acte. Il se sent perturbé, gêné car il n'imaginait pas que cela puisse lui arriver. Comment concilier le plaisir qu'il prend et les sentiments qu'il a pour sa femme ? Il accepte difficilement la situation. « Si vous en parliez avec un psy pour mieux vivre avec ? »

« Déjà, je vous ai parlé et vous ne m'avez pas jugé, c'est important pour moi. Je vais réfléchir. Merci ».

... **Des appels répétitifs** racontant toujours la même chose :

- « elle a coupé l'élastique de mon slip ! »
 - « Ma femme veut que je la regarde faire l'amour avec une autre femme. C'est quoi ma place ? »
- Ces appelants qui tournent en rond souffrent d'une maladie psychologique particulière, ou nous ne les avons pas vraiment entendus ?

témoignent

Qu'est-ce qui n'a pas été dit ? Pourquoi ni eux ni nous n'avons su dépasser l'histoire pour aller jusqu'au traumatisme, la vraie souffrance derrière ces mots-là ?

... **Vous croyez que nous pouvons... ?**

Dit-il d'une voix un peu étouffée, il explique qu'ils sont bons chrétiens et mariés, qu'ils s'aiment, qu'ils ont envie d'essayer des « choses » qu'il ne décrira pas.

Je lui demande si ce qu'ils souhaitent essayer est interdit quelque part dans la Bible.

« Non, non, mais... »

« Vous seriez d'accord tous les deux ? »

« Ah oui ! » sur un ton assuré.

« Ne pensez-vous pas que si vous êtes d'accord, que rien ne l'interdit, et que c'est dans un bel élan amoureux, vous pouvez ? »

Voix claire : « Ah oui ! » puis littéralement joyeuse : « merci ! »

... **Coupable à vie :**

Un ami de mon père, qui faisait des travaux chez nous, m'a violée à répétition.

Quand mon père a compris il a dit : « t'avais qu'à pas ! » Donc, j'étais coupable !

Ma mère a mis cet homme à la porte, faisant cesser les agressions.

Soixante ans plus tard, ma tête sait que la fillette était victime d'un prédateur, pourtant je ne peux toujours pas raconter ce qui m'est arrivé, j'ai honte car quelque chose en moi dit « t'avais qu'à pas ».

Il y a évolution de **la façon dont on considère la question sexuelle depuis le début de S.O.S Amitié** : dans les années soixante l'angoisse la plus prégnante tournait autour de la contraception, maintenant tout ce qui y a trait a disparu des dénominations de nos statistiques... !

Les victimes prennent “perpèt”



Les victimes d'agressions sexuelles se taisent ou ne peuvent cesser d'en parler. Le silence couvre leur honte (oui, c'est elles qui ont honte !), la parole tente de jeter dehors la brûlure qui ne s'éteint pas. Si une personne traumatisée dans l'enfance ne peut pas en parler, se heurte au rejet ou à l'indifférence, son trauma peut se transformer en trouble borderline.

Quand Bernard parle de sa douleur, il ne parle pas de crime pédophile, il utilise le mot « inceste » parce qu'il nommait son agresseur « mon père » et croyait voir en lui un modèle !

.....
Bernard¹

Je m'appelle Bernard ; j'ai 68 ans. Je suis entré au séminaire de Chavagnes-en-Paillers à l'âge de 11 ans et j'y suis resté 3 ans. J'ai été **victime d'agression sexuelle par un prêtre** de ce séminaire, mais les faits ont été occultés de ma mémoire pendant 55 ans : cela s'appelle l'amnésie traumatique.

Le 2 avril 2020, ces faits sont revenus à ma mémoire et ce fut extrêmement douloureux. Deux jours plus tard, pendant 4h, je me suis tordu de douleur dans tous les sens avec mes muscles tendus à mort et je hurlais de toutes mes forces. Dans les jours

qui ont suivi, je n'ai pas arrêté de faire des crises de douleur partout : à la pharmacie, dans la salle d'attente du médecin, dans la rue où je m'écroulais sur le trottoir, chez moi etc... C'était plus fort que moi, cette douleur était impossible à contrôler et elle était extrêmement violente. Dans les premiers jours, le film de ce qui s'était passé est revenu à ma mémoire avec des images très précises : j'étais dans son bureau qui était aussi sa chambre où il me recevait toutes les semaines car il était mon directeur de conscience. J'étais assis dans un fauteuil Louis XV, lui aussi ; j'étais en short car c'était l'été ; son bureau était sur la gauche et son lit au fond à gauche ; il m'a posé des questions sur ma sexualité et m'a demandé si je me masturbais. Et puis le film s'est arrêté là mais j'avais bien conscience, vu les douleurs que ressentait mon corps, qu'il s'était passé beaucoup plus que ça.

Suite à cette révélation, j'ai compris des choses qui avaient marqué 55 ans de ma vie sans que je comprenne pourquoi : premièrement j'étais une personne qui pouvait se montrer parfois extrêmement violente, verbalement mais jamais physiquement, avec les autres personnes et en particulier avec ma femme ; deuxièmement je buvais beaucoup et je ne savais pas pourquoi. Là j'ai compris et j'ai arrêté de boire pendant plusieurs mois après deux séances avec les Alcooliques Anonymes.

Pendant 18 mois, je me suis terré dans mon trou avec ma douleur et les médicaments prescrits par un psychiatre. J'ai fait des séances de relaxation, des séances de communication non violente et deux séances par mois avec mon psy. Tous ces soins m'ont coûté plus de 2.000 € non remboursés par la Sécurité Sociale et m'ont amené à faire plus de 2.000 km pour me soigner. Deux ans après, je continue tous ces soins, à part les médicaments.

En septembre 2021, j'ai commencé à sortir de cette torpeur ; j'ai pris contact avec Jean-Pierre Sautreau qui avait écrit deux livres sur la pédocriminalité en Vendée faite par des prêtres. Le 5 octobre 2021 est paru le rapport Sauvé qui parlait de toutes ces violences sexuelles dans l'Église catholique. Ce fut un immense déclic : la société nous reconnaissait comme victimes, et l'Église également. Cela m'a permis de sortir de mon abatement et du silence . J'ai commencé à prendre la parole : sur RMC, sur France Inter, à la cathédrale de La Rochelle devant 150 personnes, etc... Plus j'ai pris la parole et plus des victimes sont venues vers moi pour parler de leur agression sexuelle, soit dans l'Église où il y a eu 330.000 victimes, soit en dehors de l'église où les agressions atteignent 5 500.000 victimes en France.

.....
1. Suite à ses interventions publiques, des victimes se sont confiées à lui, directement ou par mail : survivants85@gmail.com

Voici le témoignage que j'ai reçu de M. agressé par un prêtre à l'âge de 14 ans lors d'un camp scout. Ce prêtre a emmené des enfants sur un voilier. Il leur a demandé de se dénuder pour se baigner, puis il a camouflé les vêtements dans un coin du voilier. Quand M. est ressorti de l'eau, le prêtre l'a coincé dans un coin du voilier sous prétexte de l'aider à s'essuyer. Et il a commencé à avoir des gestes déplacés avec lui.

M. a voulu parler de ce qui s'était passé avec sa famille très croyante, mais il n'a pas été écouté.

Adulte, il a fait le choix de quitter La Rochelle, de partir à l'étranger pour s'éloigner de cette ville qui avait été un lieu de souffrance pour lui.

Comme beaucoup de victimes qui témoignent avoir eu des gros problèmes d'alcool ou de drogue suite à leur agression sexuelle, M. a eu des problèmes d'addiction à la drogue. Il lui est aussi arrivé de prendre des morceaux de verre et de les écraser sur sa cuisse. « Heureusement j'avais un pantalon très épais » dit-il.

À 40 ans, il vit avec une compagne et leur petite fille. Il se sent en difficulté quand il doit laver son enfant d'un an au niveau du sexe, conséquence de ce qu'il a vécu dans son enfance. Il a aussi des problèmes d'érection que sa femme interprète comme : « si tu

n'as pas d'érection, c'est que tu n'es pas amoureux de moi ». Mais pendant ces relations sexuelles, il lui arrive de revoir son agresseur et il a l'impression de faire l'amour à trois !

S. a 35 ans ; elle est mariée et a 3 enfants. Le couple est très amoureux.

Dans son enfance **elle a subi l'inceste à plusieurs reprises**. Son frère plus jeune a également été agressé sexuellement par la même personne. Sa sœur aînée, qui a été témoin de cela, reste encore traumatisée aujourd'hui.

En une demi-heure nous nous sommes dit beaucoup de choses car, entre victimes d'agressions sexuelles, on peut se confier, y compris au niveau de l'intimité. S. m'a dit qu'elle était très amoureuse de son compagnon, mais qu'assez souvent, l'agression subie il y a tant d'années empêche l'élan sexuel, imposant ses conséquences jusque dans l'intimité la plus profonde du couple.

En mai 2020 j'ai discuté avec B. Je lui ai raconté mon histoire d'agression sexuelle et elle m'a dit « **moi aussi j'ai été agressée sexuellement dans mon enfance** ».

Son mari et elle ont 4 enfants, et vivent ensemble depuis environ 23 ans.

Alors que nous étions tous les trois dans la cuisine, son mari était com-

plètement ivre ; ce qui devait lui arriver souvent, vu la tête qu'il avait. B. et moi continuions notre discussion sur les agressions sexuelles que nous avions subies et son mari nous écoutait. Au bout d'un certain temps il a dit : « je vais vous dire une chose qui m'est arrivé et dont je n'ai jamais parlé, même pas à ma femme présente ici à côté de moi. À l'âge de 8 ans, je me suis fait enculer ».

J'étais complètement abasourdi par ce qui venait de se passer dans cette cuisine entre nous trois ; je les ai laissés pour rentrer chez moi. J'ose espérer que B. et son mari auront eu, suite à ce qui s'était passé, une longue discussion et peut-être que cet homme aura compris pourquoi il buvait tant, comme moi-même je l'ai compris, qu'aujourd'hui il s'est arrêté de boire, que leur relation de couple aura pu s'enrichir et redémarrer sur de nouvelles bases.

Mais je reste horrifié par les dégâts que ces agressions sexuelles peuvent causer, et par le fait que **beaucoup de personnes n'osent pas en parler, pas même à leur conjoint**.

Quelques jours après la révélation du 2 avril 2020, N., ma voisine, est venue me voir chez moi. Sous le coup de la révélation de mon agression sexuelle, je lui en ai parlé, ainsi que de mes problèmes d'alcool. N. est très profondément alcoolique. Comme je me suis confié à elle, elle s'est également confiée à moi.

J'ai compris pourquoi elle buvait tant : à l'âge de 11 ans, en se rendant à l'école, un agriculteur l'a entraîné dans la grange et l'a couchée sur la paille et il était sur le point de l'abuser sexuellement. Heureusement un autre agriculteur, témoin de la scène, a frappé l'agresseur et arrêté l'agression.

Cependant **la menace de cette agression a laissé des traces psychiques**. Plus tard à l'âge de 18 ans, elle a été agressée sexuellement par un copain lors d'une soirée.

J'ai proposé à N. de participer à des rencontres avec les Alcooliques Anonymes. Comme nous étions en



période de confinement, nous avons fait la réunion en visioconférence : nous étions plus de 60 personnes. Au début de la réunion N. a refusé que son nom apparaisse sur mon ordinateur et s'est cachée de la caméra. Puis pendant que les autres personnes témoignaient elle a fondu en larmes. Peu à peu elle a accepté que son nom apparaisse à côté du mien sur mon ordinateur, ensuite elle a accepté que l'on voie son visage tout bouffi, conséquence de l'alcool. À la fin de la réunion elle a apporté son témoignage et elle pleurait.

Elle a rencontré un SDF qui la bat mais dont elle est amoureuse, et son fils unique a envie de quitter la maison car il ne supporte plus l'alcoolisme de sa mère.

Dans les jours qui ont suivi la visioconférence, N. a arrêté de boire et a retrouvé un joli visage tout souriant ; je l'ai félicitée. Elle était fière de son exploit, car c'est un exploit et un combat. Puis elle a replongé dans l'alcool. Elle a fait plusieurs périodes d'une ou deux semaines d'abstinence mais c'est très compliqué, c'est un combat au quotidien qu'elle mène comme elle peut.

Depuis 3 semaines elle a arrêté de boire et m'a promis d'aller aux réunions des Alcooliques Anonymes...

O. m'a également raconté son histoire quand je lui ai raconté la mienne. Elle était à une soirée entre copains et copines, elle avait 18 ans. Dans la soirée elle a demandé à un de ses

amis de la ramener chez elle, mais ce garçon l'a violé toute la nuit. O. a 71 ans aujourd'hui, mais dans ses mots, la blessure est très vive, parfois elle a envie de tuer son agresseur. Elle dit : « je sais où il habite et j'ai envie d'aller chez lui avec un couteau pour le tuer ; je ne le fais pas car il a des enfants et des petits-enfants ».

O. me disait aussi qu'elle se culpabilisait : « je n'aurais pas dû lui demander de me ramener chez moi ». Je lui répondais « tu lui a demandé de te ramener chez toi, pas de te violer ; il ne faut pas que tu te culpabilises ; **tu es une victime pas la coupable** ». Mais c'était plus fort qu'elle, cette culpabilité revenait sans cesse.

L. à 55 ans. Lors d'une fête de famille, je partageais avec mes cousins et cousines le fait que j'avais été agressé par un prêtre à l'âge de 11 ans et L. m'a dit : « Moi aussi j'ai été **violée à l'âge de 13 ans**. C'était lors d'une sortie entre copains et copines, un autre jeune de 13 ans m'a couchée dans le fossé et m'a agressée » ; L. n'a pas pu en parler à ses parents ; elle était blessée par des épines, il y avait du sang sur elle, mais elle a dit qu'elle était tombée. Puis cette agression a été occultée de sa mémoire par le phénomène de l'amnésie traumatique.

Le hasard a fait qu'elle s'est mariée avec le frère de son agresseur, aussi, dans les fêtes de famille de son

mari, elle se retrouvait à manger à la même table que lui... sans le savoir.

Au décès brutal de son père, en 2004. Elle a subi une double souffrance : la deuil de son père et le retour des souvenirs de son agression. Comme elle l'explique si bien, avec du recul et aussi grâce à des séances de psy, elle avait perdu son bouclier protecteur qu'était son père, alors tout lui est revenu dans la figure. Elle a essayé d'en parler avec sa mère, mais sa mère n'a pas compris l'immensité de sa souffrance.

Elle aussi, a des difficultés au moment des rapports sexuels avec son partenaire. Elle m'a aussi « avoué » qu'à l'âge de 20 ans, elle avait, comme beaucoup d'autres filles agressées sexuellement, envie de coucher avec tous les garçons qu'elle rencontrait : ce phénomène est fréquent. On explique que la fille, ayant subi une agression sexuelle, a besoin de prendre l'initiative de rapports sexuels où elle devient la personne demandeuse... Comme un besoin physique, mais sans qu'il y ait une vraie rencontre amoureuse et sentimentale.

Voilà le témoignage des personnes qui se sont confiées à moi. Je suis horrifié et révolté



La zoophilie ou l'amour par-delà la barrière de l'espèce¹

Elisabeth Duntze

Hasard des écoutes : trois appels rapprochés d'hommes et de femmes évoquant leurs pratiques « zoo-sexuelles » m'ont laissée sans voix, et poussée à me documenter sur cette sexualité taboue et proscrite

Le 7 janvier 2022, un Américain de 57 ans, déclaré inéligible à recevoir un organe humain, a été greffé d'un cœur de porc génétiquement modifié, avec succès. Mais il est mort deux mois plus tard. Cette première mondiale constitue un pas vertigineux pour l'humanité. L'animal devient le matériau de notre médecine. Même si depuis la nuit des temps l'homme exploite l'animal pour sa subsistance, ses travaux, ou son plaisir, même s'il reconnaît sa condition animale, ici il transgresse un tabou de l'espèce, à savoir les frontières à la fois imaginaires et culturelles de l'humanité et de l'animalité² ».

Ces frontières interrogeaient déjà la mythologie grecque qui regorge de créatures résultant de l'union entre un être humain et un animal. Mais aujourd'hui, en quelque sorte, la fiction devient réalité, l'animal « s'unit » à l'homme avec l'aval de la Science.

Apparu au XIX^{ème} siècle, le terme de zoophile est à l'origine utilisé dans le sens platonique d'amour des bêtes. Ainsi, un journal animé par Victor Hugo s'appelait le Zoophile. Par extension, le terme a ensuite désigné l'attirance sexuelle d'un être humain pour un ou plusieurs animaux. Pour Le Robert, le mot « zoophilie » recouvre deux sens : l'amour pour les animaux ou zoolâtrie, (il y aurait

76 millions d'animaux de compagnie en France) et les rapports sexuels d'un être humain avec un animal qualifiés aussi de bestialité ou de zoéastie, définie comme une « perversion sexuelle chez les personnes dont le seul intérêt est sexuel et pour lesquelles l'animal n'est qu'un objet ».

Au Moyen-Age, la zoophilie, qualifiée de crime contre nature, se trouve fortement réprimée et même châtiée par la peine de mort. Dans les religions monothéistes : judaïsme, christianisme et islam, les relations sexuelles avec les animaux sont prohibées, voire punies de mort.

Thierry Hoquet écrit : « à en croire les sexologues, la zoéastie serait fréquente et banale, mais elle reste considérée comme un crime abject et se trouve associée au nazisme : pêle-mêle aux frasques supposées d'Eva Braun, à l'amour qu'Hitler vouait à sa chienne Blondi ; à Josef Mengele imposant aux prisonnières des camps des relations sexuelles avec son saint-Bernard ou des poneys ». Dans les années cinquante, l'américain Alfred Kinsey, pionnier de la sexologie, rapportait que dans les régions rurales de l'ouest des Etats-Unis, 40% des hommes et des adolescents avaient des rapports sexuels avec des animaux. Idem pour les nomades et les bergers en contact étroit avec les animaux. La zoophilie est acceptée dans certaines sociétés telles que les Indiens Hopo, les Eskimo Copper, les Masai...

Au niveau des arts, on trouve des représentations de scènes zoophiles dans les peintures rupestres. Dans la mythologie grecque, le cas le plus célèbre est celui de l'accouplement de Pasiphaé, femme de Minos, avec un taureau blanc, donnant naissance au Minotaure. Si l'iconographie hindoue montre l'union de l'humain et d'un dieu sous forme animale, c'est pour rappeler que la non-dualité est source de sagesse. Dans la littérature, Les mille et une Nuits font état de deux scènes manifestes de zoophilie. Au cinéma et à la télévision, un certain nombre de films évoquent des scènes de zoophilie, comme celui de Woody Allen (1972) « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander » qui met en scène un psychanalyste amoureux de sa brebis. « Le Gorille », célèbre chanson de Brassens, évoque un gorille violant un être humain, en l'occurrence un juge.

1. Ce titre est emprunté à Thierry Hoquet, spécialiste de la philosophie des sciences naturelles et de la philosophie des Lumières, auteur de l'article Zoophilie ou l'amour par-delà la barrière de l'espèce. Critique 2009 8-9 n° 747-748 p 678-690
2. Frédéric Boyer, Méditation sur une greffe, Article paru dans l'Hebdo La Croix n°42221, 2022



La plupart des lois interdisant la zoo-sexualité datent du XXI^{ème} siècle. En France, depuis le 9 mars 2004, selon la loi n° 2004-204 « le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves ou de nature sexuelle » ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est passible de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende ». Mais très rares sont les cas jugés devant les tribunaux. La pratique s'opérant à l'abri des regards, les signalements sont peu nombreux, et quand ils le sont, les preuves sont difficiles à apporter.

Sauf en Finlande, Roumanie, Hongrie où elle resterait autorisée, la zoophilie est illégale dans les Pays d'Europe.

Le troisième millénaire voit fleurir une multitude d'associations de protection des animaux et de défense de leurs droits, alors que la zoophilie prend des proportions démesurées.

Ainsi « Animal Cross », après une enquête d'un an sur le sujet, fait un constat alarmant sur internet, et alerte sur les conséquences de ces images qui facilitent le développement de la zoophilie. En tapant « zoophilie » sur un moteur de recherche comme Google, on accède avec effroi, en deux clics, à des vidéos zoopornographiques aux images insoutenables. Au moins 1,5 million de tels films seraient vus en France chaque mois, sans tenir compte des sites pornographiques « généralistes » avec une rubrique zoopornographique. Dix mille personnes fréquenteraient les sites internet de petites annonces pour des expériences sexuelles avec des animaux. Animal Cross affirme que « la zoophilie est largement méconnue, traitée comme un sujet grivois ou de dégoût, ignorée le plus souvent. C'est pourtant une pratique bien réelle, qui trouve sur Internet une caisse de résonance sans filtre »³.

Fin 2019, cette association, sans pour autant chercher à protéger les bonnes mœurs, a rédigé un rapport intitulé « la zoophilie : les animaux, les nouveaux sextoys », pour dénoncer cette maltraitance infligée aux animaux, victimes silencieuses de prédateurs sexuels puisqu'ils sont dans l'incapacité de dire « non ». Animal Cross a proposé un texte de loi sur la maltraitance animale, soumis aux députés et sénateurs qui se sont mis d'accord pour reconnaître, pour la première fois, l'animal comme victime sexuelle dans notre code pénal le 28 octobre 2021.

Les « anti-zoophilie » avancent des raisons religieuses, morales, éthiques, psychologiques, médicales. Les pro-zoophilie justifient leurs actes en revendiquant une relation amoureuse avec les animaux. Pour eux, la zoophilie est une orientation sexuelle comme une autre. Le site internet de l'association ZETA (Zoophiles for Ethical Treatment of Animals) décrit la zoophilie comme « une autre manière de considérer les animaux ». Peter Singer⁴ le « pape » des mouvements modernes des droits des animaux, chantre de l'antispécisme⁵, soutient que la zoophilie est éthique si aucun mal n'est fait aux animaux, que l'aversion des gens pour la bestialité est en partie causée par un spécisme irrationnel, un anthropocentrisme, et qu'elle dérangerait la plupart d'entre nous dans la mesure où cette pratique nous rabaisserait à l'animal, menaçant notre supériorité sur les animaux. Abordant le sujet du



consentement de l'animal, il considère que si l'animal est libre de partir, la « zoophilie est un crime sans victime ».

À S.O.S Amitié, les écoutants sont habitués à entendre des appelants qui témoignent de leur amour pour leur animal de compagnie, chien ou chat. Bien souvent, ces personnes souffrent de solitude, et leur animal domestique occupe une grande place dans leur vie, leur assure une présence vivante et leur donne une raison de vivre. Les appels de personnes évoquant leurs pratiques zoo-sexuelles sont extrêmement rares. Comment les écouter, comment se comporter dans le respect de la charte, celui de l'appelant et de soi-même ? Les zoophiles utilisent-ils la grande oreille anonyme et bienveillante qu'est S.O.S Amitié pour se délester de leur trop plein émotionnel et pulsionnel, par provocation, exhibition, jouissance à dire ?

Pas de complaisance, mais pas pour autant de rejet. La marge de manœuvre est très étroite. Une seule solution pour l'écouter : respecter ses limites dans l'écoute.

3. Mathilde GERARD La zoophilie, une pratique interdite par la loi mais répandue sur Internet, Le Monde article publié le 27 janvier 2020

4. Peter Singer, Philosophe australien, auteur du livre La libération animale 1975 USA vendu à près d'un million d'exemplaires a déclenché le débat contemporain en éthique animale.

5. Selon P. Singer, l'antispécisme est le fait d'accorder une considération égale aux intérêts des humains et aux intérêts des animaux non humains. Autrement dit, l'antispécisme serait une forme de racisme envers les espèces. Voir sur You Tube Ethique et animaux, un entretien avec Peter Singer

La fin de l'amour



Eva Illouz publie « Enquête sur un désarroi contemporain », aux Editions du Seuil, 2020

Lu pour nous par Martine Devries

Eva Illouz continue son travail sociologique sur « l'amour » contemporain (Eros et non filia)... Après « Pourquoi l'amour fait mal » et « Les marchandises émotionnelles », elle écrit sur la relation de non-amour : que l'amour envisagé ne naisse pas, ou qu'il soit advenu et éteint.

Franco-israélienne, elle écrit beaucoup dans les revues françaises grand public. Dans ses livres, traduits par Sophie Renaut, elle prend le temps pour déployer sa méthode, ses références et sa pensée, tout en restant accessible.

Ici, elle espère éviter deux écueils : « la complainte conservatrice contre la liberté sexuelle, et l'approche libertarienne, selon laquelle la liberté l'emporte sur toutes autres valeurs ». Il s'agit plutôt « d'explorer de manière critique la notion de liberté sexuelle et émotionnelle, en examinant ses conséquences sur les personnes et sur les rapports sociaux ». Elle choisit de travailler davantage sur les relations hétérosexuelles qu'homosexuelles, car c'est plus urgent parce que « l'hétérosexualité se fonde sur des différences de genre qui fonctionnent le plus souvent comme des inégalités ».

Le titre prête à confusion : l'amour n'est pas fini dans notre société, mais il ne se déroule pas comme dans d'autres sociétés, ailleurs ou avant, et que la plupart du temps la relation amoureuse se termine, souvent très vite... plus ou moins très vite. Un chapitre spécial est consacré au divorce et aux séparations qui marquent la fin d'une relation considérée comme longue.

Le sujet est donc le non-amour, le moment où il arrive, comment il arrive, et quelles sont les « causes » qui le favorisent : proximité, procédurale (la demande en mariage), affective. Les références sont littéraires et plaisantes : Antony Trollope, Jane Austen, Léon Tolstoï (pour Guerre et paix), Houellebecq... ou philosophiques : Hegel, Heidegger ; et sociologiques évidemment : Durkheim, Giddens, Axel Honneth notamment.

Dans la période contemporaine, il s'agit, dans le domaine amoureux et sexuel, d'exercer un choix très influencé par la culture consumériste et la technologie (internet et réseaux sociaux). Choix certes, mais aussi incertitudes.

Liberté sexuelle mais consumériste donc, du fait de l'importance des industries de l'image (cinéma et publicité), de l'importance des lieux associés aux loisirs, lieux de consommation (vacances, bars, dancings...), et l'apparition d'un marché fondé sur la manière de mieux vivre la sexualité : services thérapeutiques et pharmacologiques, accessoires, guides publicitaires, industrie pornographique. La sexualité et la consommation sont devenues des pratiques concomitantes imbriquées.

En même temps la revendication de liberté sexuelle a progressé, elle est devenue un aspect moral essentiel de la sexualité. Libérée du péché, la sexualité est devenue une condition de la santé mentale et du bien-être. Le sexe sans engagement est devenu un droit pour les femmes comme pour les hommes, une expression de la liberté individuelle, un rituel de détachement affectif et de l'absence d'attente, modèle plutôt « masculin », marqueur d'égalité donc.

Mais cela produit de l'incertitude avec un impact psychologique fréquent, surtout pour les femmes, de honte, d'angoisse. La confusion et l'incertitude affective rendent impossibles des projets, des stratégies d'action et toute négociation sur des sentiments. D'où l'apparition de « liens négatifs », terme dont l'auteure s'explique longuement : ces liens négatifs désignent un objet absent insaisissable car la relation est indéterminée, ou révèlent que quelque chose ne fonctionne pas « comme il le devrait ».

Evaluation, dévaluation sexuelle, valorisation, sont arbitrées par le marché de la consommation, par la technologie d'internet, par les industries des médias. La performance visuelle, le théâtre du soi où le regard masculin s'approprie le corps de la femme. C'est ainsi que les femmes exercent leur liberté... ? La liberté seule ne peut créer de sociabilité. Elle fait payer un lourd tribut psychique aux acteurs sociaux.

Ce livre n'appelle pas à un retour aux valeurs de la famille et de la communauté... Mais pour que la liberté ait un sens, il faut être en mesure d'appréhender les forces invisibles qui nous aveuglent, faisant de nous des sujets toujours soumis.

Double face

Un « habitué » se raconte au gré des humeurs

Par Claire Noel-Roeckel

Pendant la première année d'écoute, je me suis posée de nombreuses questions concernant les appels liés à la sexualité. Que faire lorsque l'on ne veut pas aller dans le sens d'un appelant, si son rapport aux femmes est complexe ?

Et : comment gérer des appels violents sans y laisser de plumes, tout en respectant la charte ? Une personne qui pratique l'auto-analyse est-elle en voie de guérison ou de changement ? Qui sait réellement la raison d'un appel ?

Un homme qui appelle compulsivement m'explique : « Si je parle avec une jeune écoutante, le moindre bruit à l'autre bout du fil peut éveiller mes soupçons. Je suis persuadé qu'elle n'a pas de culotte et qu'elle est sur le point de se faire baiser. Lors de certains appels, je peux être calme comme maintenant, ou alors très énervé et me mettre à vous insulter ».

D'après lui, les belles femmes sont toutes inatteignables, actives sexuellement, mais jamais avec lui : « en ce moment même, des milliers de femmes se font baiser, ça me rend fou ! » La consommation d'images érotiques et le souvenir d'une ex le poussent à appeler pour soulager cette montée d'émotions : sentiment d'impuissance, d'infériorité, frustration sexuelle... : « J'insulte même les écoutantes quand j'ai perdu au Loto... ! ». Il cite les postes d'écoute tel un amateur de bons vins et se souvient de détails précis concernant les écoutantes : agacement, sidération, calme olympien... « Bon ça va tu t'es soulagé connard ? », lui répond l'une d'elle en raccrochant aussitôt. Ce souvenir le fait rire et le laisse songeur : « une femme qui parle vrai, on n'en trouve pas à tous les coins de rue, j'aimerais en savoir davantage sur elle... ».

«- Mon ex est partie avec un Noir

- Monsieur, vous êtes raciste.

- Non pourquoi ?

- J'en ai connu un et je ne vois pas le problème

- (Tiens, cette femme a déjà couché avec un Noir...). « Vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est difficile de sortir dehors avec le harcèlement de rue, dit une écoutante. Il n'y a pas que le physique qui compte ! ».

Un sentiment de culpabilité l'envahit en repensant à cet appel, comme s'il était à l'origine de toutes les difficultés qu'elle aurait rencontrées jusqu'ici.

Une fois, une écoutante aurait oublié de raccrocher. Dans la pièce, les écoutants riaient en évoquant les « tarés » qui appelaient. Il se sentait partagé entre l'envie de rire avec eux et de pleurer. Il espérait aussi « les entendre baiser ».

Il confirme son besoin de sociabiliser qui disparaît bien souvent au profit de ses fantasmes incontrôlables. Il se questionne sur sa perversité : une écoutante aurait employé ce terme à son égard.

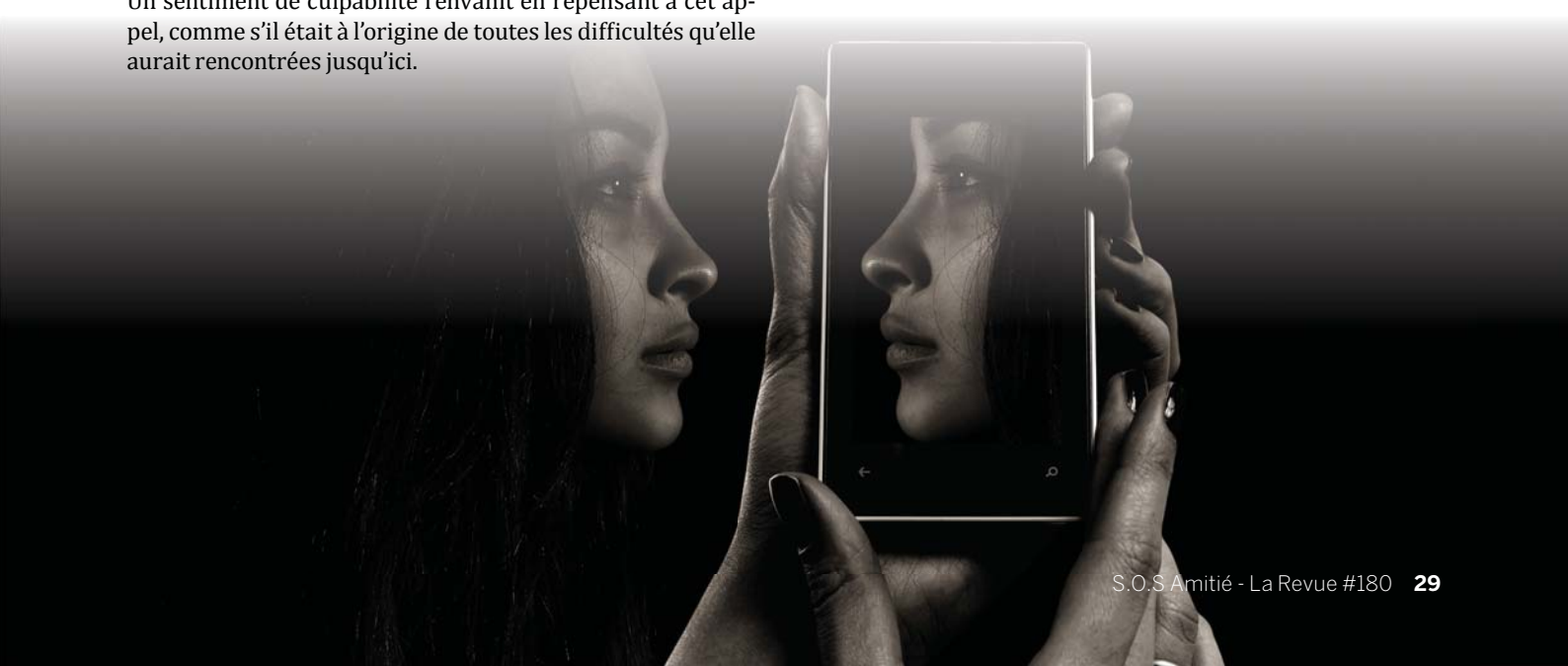
Au bout de trente minutes, je commence à me sentir mal à l'aise, il utilise des images sexuelles et j'ai le sentiment que mon écoute lui permet de vivre ses fantasmes au présent. Serai-je la prochaine dont il parlera ? La logorrhée suit son fil, mes tentatives de fin d'appel sont infructueuses. Cet appel semble libérateur pour lui, c'est difficile de le couper en pleine inspiration. Il rapporte alors des propos sur l'importance d'avoir des rêves réalisables. Je lui demande donc ce que je peux lui souhaiter de concret pour la suite. « Gagner au Loto ! » Puis il raccroche sans préavis, c'est inattendu.

J'entends à quel point sa frustration sexuelle est problématique au quotidien. Pourtant la demande liée à son appel n'est pas claire. Ressent-il le besoin de témoigner d'un malaise grandissant ? De faire le point pour aller de l'avant ? De présenter des excuses indirectes auprès des autres écoutantes ?

Les remarques spontanées envers des appelants agressifs sont entendues, enregistrées, elles peuvent nourrir un complexe, des fantasmes, etc...

La charte préconise de ne prendre aucun appel « personnellement », et pour notre sécurité tant affective que physique, le respect de l'anonymat n'est pas anodin.

Prendre du recul est nécessaire, quel que soit le ton de l'appel. Ainsi, le malaise qu'une personne calme peut nous inspirer, mériterait peut-être d'être mieux pris en compte...

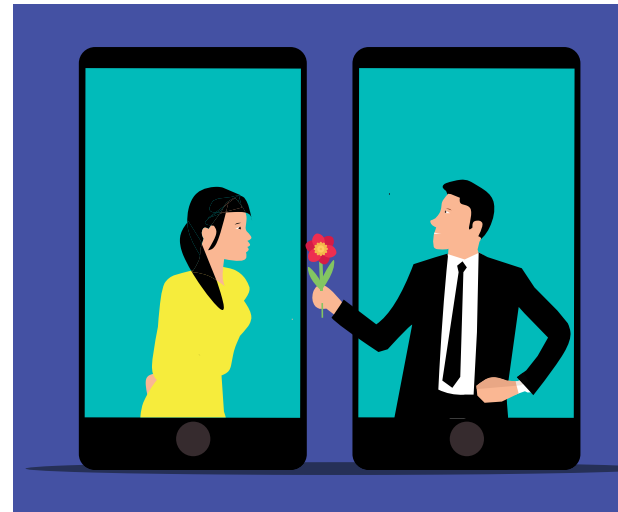


Observatoire 2018 de la rencontre en ligne

<https://www.ifop.com/publication/observatoire-2018-de-la-rencontre-en-ligne/>

Réalisée par téléphone auprès d'un échantillon représentatif de 2 000 personnes, cette étude montre que les sites de rencontres créent un environnement favorable à la pratique d'une sexualité récréative qui n'est pas sans générer des phénomènes d'addiction et l'émergence d'un modèle de dragueur invétéré multipliant les partenaires sexuels sans l'intention d'établir de relation de couple.

Voici les grandes lignes de l'enquête selon :
François Kraus – Directeur du pôle "Politique / Actualités"
et Responsable du pôle "Genre, sexualités et santé sexuelle" de l'Ifop



Les chiffres clés de l'enquête :

1 Vingt ans après le lancement du premier site de rencontre en France, leur fréquentation constitue une pratique de plus en plus répandue : un Français sur quatre (26%) déclare s'être déjà inscrit au moins une fois sur un site ou une application de rencontre, soit une proportion qui a plus que doublé depuis la première mesure réalisée dans l'hexagone il y a une douzaine d'années (environ 11% en 2006).

2 Cet essor de la fréquentation des plateformes de dating va de pair avec une profonde démocratisation de leur clientèle. En effet, alors qu'il y a une douzaine d'années, les usagers des sites de rencontres présentaient un profil beaucoup plus aisé que la moyenne, leur expérience est désormais aussi répandue dans les catégories populaires (33%) que chez les cadres et professions intellectuelles supérieures (34%).

3 Contrairement à ce que la plupart des sites présentent dans leurs publicités, obtenir un rendez-vous avec quelqu'un via ce mode de rencontre est loin d'être donné à tout le monde : à peine plus d'un utilisateur sur deux (57%) déclare être parvenu à rencontrer quelqu'un « en vrai » via ce genre de sites ou d'applications.

* L'enquête met à jour la plus grande difficulté des hommes hétérosexuels à vraiment y rencontrer quelqu'un (seuls 48% d'entre eux y sont parvenus), en particulier lorsqu'ils ont plus de 50 ans (43%), qu'ils résident en milieu rural (41%) et qu'ils affichent un faible capital culturel (39% des non-bacheliers) ou une position en bas de l'échelle sociale.
* A l'inverse, vraiment rencontrer quelqu'un semble plus aisé aux femmes (63% y sont parvenues en moyenne), notamment pour les trentenaires (80%), les habitantes de l'agglomération parisienne (73%) et les lesbiennes (90%). Les femmes cadres (52%) ou diplômées d'un 2^{ème} cycle (50%) étant moins nombreuses que la moyenne (63%) à réussir à rencontrer quelqu'un via ce genre d'outils.

4 Allant à rebours de certaines idées reçues, cette étude révèle aussi qu'une partie significative des relations nouées sur ces sites ne sont pas dénuées de sentiments. Car si la plupart de leurs utilisateurs y ont eu à la fois des relations amoureuses et sexuelles (20%), l'étude montre qu'ils sont plus nombreux à n'y avoir connu que des relations amoureuses (19%) qu'à n'y avoir noués que des aventures sexuelles (9%).

5 La réalisation de rencontres amoureuses n'empêche pas pour autant une certaine banalisation des « coups d'un soir » via ces outils numériques : près des deux tiers des Français ayant déjà trouvé un partenaire via un site admettent y avoir déjà eu « une aventure sans lendemain » (62%) et plus de la moitié une expérience sexuelle avec une personne sans chercher ensuite à la revoir (55%).

6 L'enquête montre également que les rencontres en ligne créent un environnement défavorable au respect du principe d'exclusivité sexuelle, notamment pour les hommes qui s'avèrent particulièrement nombreux à avoir continué à y chercher un.e partenaire alors qu'ils étaient engagés dans une relation de couple (41%) ou à avoir ainsi entretenu des relations purement sexuelles avec plusieurs personnes en même temps (34%).

7 Enfin, l'addiction aux rencontres éphémères via des applis de rencontres est loin d'être un phénomène marginal : un utilisateur sur six (16%) admet avoir déjà eu l'impression d'y être « addict », et 13% déclarent que des proches leur ont déjà dit qu'ils en étaient dépendants.

Bibliographie

Livres :

- « *Le sexe pour les nuls* », Rica Etienne et Dr Sylvain Mimoun, Ed. First, 2021 - Un livre pour tous, quelle que soit leur orientation sexuelle ou leur identité de genre, en couple, en solo, en rupture ou en « recomposition », avec ou sans problème sexuels, amateurs d'érotisme ou de pornographie... Il offre une information rigoureuse, les dernières données de la science, des conseils pratiques, des anecdotes et quelques bizarreries sur la sexualité d'hier et d'aujourd'hui
- « *Sexpowerment* », Camille Emmanuelle, Livre de Poche 2017 - Voir l'article dans la Revue
- « *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain* », Eva Illouz, Ed. du Seuil, 2020 - Voir l'article dans la Revue
- « *La conversation des sexes, philosophie du consentement* », Marion Garcia, Ed. Flammarion 2021 - Depuis l'affaire Weinstein et le mouvement #MeToo, le consentement est envisagé comme la base de l'égalité entre femmes et hommes. Pourtant, il est difficile à définir. L'auteure revisite nos héritages philosophiques et la « tradition »
- « *Pardon* », Eve Ensler, Ed. Denoël 2020 - Auteure des « Monologues du vagin », elle a écrit, pour ne plus être victime et accéder à l'apaisement, la magnifique et terrible lettre de demande de pardon que son père, incestueux et tortionnaire, ne lui a jamais adressée avant de mourir.
- « *Histoires de coming out* », de Baptiste Beaulieu et Sophie Nanteuil, préface de Tatiana de Rosnay, Albin Michel 2021 - Comment être des parents qui protègent, défendent, s'informent, et qui accompagnent le coming out de leur enfant, l'aident à grandir ou à évoluer dans une société qui n'accepte pas toujours les personnes LGBTQ+ ? En s'appuyant sur des témoignages, des conseils de professionnels, des livres, des associations...
- « *La sexualité des femmes n'est pas celle des magazines* », Catherine Blanc, Psycho et sexothérapeute, Ed. Pocket 2009 - L'auteur partage son expérience de thérapeute à qui les femmes viennent se confier, parler de leur sexe, de leurs fantasmes, de leur plaisir ou de son absence
- « *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)* », Tèreze Hargot, Albin Michel 2016 - L'auteure, philosophe et sexologue intervenant en milieu scolaire, s'interroge : banalisation de la « culture porno », course à la performance, défiance à l'égard de la contraception, retour des stéréotypes, obsession de l'orientation sexuelle... Quelle est cette « liberté » qui condamne à choisir en permanence son identité, ses amours, ses pratiques, comme n'importe quel produit de consommation ?
- « *Transitions, réinventer le genre* », Serge Hefez, Ed Calmann-Lévy, 2020 - Partant de ses jeunes patients transgenres, de plus en plus nombreux, l'auteur, psychiatre psychanalyste à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière à Paris, interroge l'impact de ce décloisonnement du genre. Les questions que posent ces jeunes « en transition », et le trouble qu'ils provoquent en nous, obligent à réfléchir sur la liberté des êtres et sur notre avenir, à tous.

Article :

- « *Violences sexuelles* », Au coeur du silence des femmes, Marie-Claude Treglia, pp 55-58, Psychologies Magazine, avril 2022

Internet :

- « *Free from desire : Comment l'asexualité m'a libérée* », Aline a 34 ans. Elle n'a jamais été attirée par personne, ni sexuellement, ni romantiquement. Et elle s'en porte très bien. Elle a décidé de faire un enfant seule, par PMA
- « *1 sur 5* », de Karl Zéro, de 2021, en replay sur Youtube. - « Ce film contre la pédocriminalité est dédié à toutes celles et ceux qui, enfants, ont été sexuellement abusés... Ensemble nous devons faire changer la peur de camp »

Albi

05 63 54 20 20
BP 70 070
81027 Albi cedex 9

Angers

02 41 86 98 98
BP 72204
49022 Angers cedex 2

Annecy

04 50 27 70 70
BP 360
74012 Annecy cedex

Arras

03 21 71 01 71
BP 50511
62008 Arras cedex

Avignon

04 90 89 18 18
BP 128
84007 Avignon cedex 1

Besançon

03 81 52 17 17
BP1572
25009 Besançon cedex

Bordeaux

05 56 44 22 22
BP 20002
33030 Bordeaux cedex

Brest

02 98 46 46 46
BP 11218
29212 Brest cedex 1

Caen

02 31 44 89 89
Maison des associations
"Le 1901"
8 rue Germaine Tillion
14000 Caen

Charleville-Mézières

03 24 59 24 24
BP 444 - 08098 Charleville-
Mézières cedex

Clermont-Ferrand

04 73 37 37 37
Centre Jean Richepin,
17 rue Jean Richepin
63000 Clermont-Ferrand

Dijon

03 80 67 15 15
Maison des Associations BV8
2 rue des Corroyeurs
21000 Dijon

Grenoble

04 76 87 22 22
BP 351
38014 Grenoble cedex

La Rochelle

05 46 45 23 23
BP 40153
17005 La Rochelle cedex 1

Le Havre

02 35 21 55 11
BP 1128
76063 Le Havre cedex

Le Mans

02 43 84 84 84
BP 28013
72008 Le Mans cedex 1

Lille

03 20 55 77 77
BP 10 332
59015 Lille

Limoges

05 55 79 25 25
BP 11
87001 Limoges cedex

Lyon

Caluire
04 78 29 88 88
Villeurbanne
04 78 85 33 33
BP 11075
69612 Villeurbanne cedex

Marseille

04 91 76 10 10
BP 194
13268 Marseille cedex 8

Metz

03 87 63 63 63
BP 20352
57007 Metz cedex 1

Montpellier

04 67 63 00 63
BP 6040
34030 Montpellier cedex 1

Mulhouse

03 89 33 44 00
BP 2116
68060 Mulhouse cedex

Nancy

03 83 35 35 35
BP 212
54004 Nancy cedex

Nantes

02 40 04 04 04
BP 82228
44022 Nantes cedex 1

Nice

04 93 26 26 26
Maison des associations
3 bis rue Guigonis
06300 Nice

Nord Franche-Comté

03 81 98 35 35
Maison des associations
1 rue du Château
25200 Montbéliard

Orléans

02 38 62 22 22
BP 5251
45052 Orléans cedex 1

Paris & Ile-de-France

01 42 96 26 26
Secrétariat 7 rue Heyrault
92100 Boulogne-Billancourt

Pau

05 59 02 02 52
BP 555
64012 Pau cedex

Pays d'Aix

04 42 38 20 20
BP 80003
13181 Aix-en-Provence cedex 5

Perpignan

04 68 66 82 82
Mairie de quartier Est
1 rue des calanques
66000 Perpignan

Poitiers

05 49 45 71 71
BP 90021
86001 Poitiers cedex

Reims

03 26 05 12 12
Maison de la vie associative
Boite 214/56
122 bis rue du Barbâtre
51100 Reims

Rennes

02 99 59 71 71
BP 70837
35008 Rennes cedex

Roanne

04 77 68 55 55
19 rue Benoît Malon
42300 Roanne

Rouen

02 35 03 20 20
BP 1104
76174 Rouen cedex 1

St Étienne

04 77 74 52 52
Maison des Associations,
Casier 101
4 rue André Malraux
42000 St Étienne

Strasbourg

03 88 22 33 33
BP 125
67028 Strasbourg cedex 1

Toulon et Var

04 94 62 62 62
2222F chemin de Marenc
et des Costes
83740 La Cadière d'Azur

Toulouse

05 61 80 80 80
BP 31327
31013 Toulouse cedex 6

Tours

02 47 54 54 54
BP 11604
37016 Tours cedex 1

Troyes

03 25 73 62 00
BP 186
10006 Troyes cedex

English speaking

S.O.S HELP

01 46 21 46 46
Maison des associations du 7^{ème}
4 rue Amélie
75007 Paris

SIÈGE FÉDÉRAL

01 40 09 15 22
83 boulevard Arago
75014 Paris

www.sos-amitie.com

S.O.S
Amitié